IMAGES

LA PATROUILLE DE L'AUBE

Dans le périmètre extérieur de Tobrouk, une patrouille, sortie à l'aube, regagne sa base. Elle a détruit un avant-poste ennemi, capturé une mitrailleuse et recueilli un blessé. L'opération a été bonne. « Nos patrouilles ont été actives », dira, le soir, le communiqué.

No. 629 — LE CAIRE EGYPTE 29 SEPTEMBRE 1941

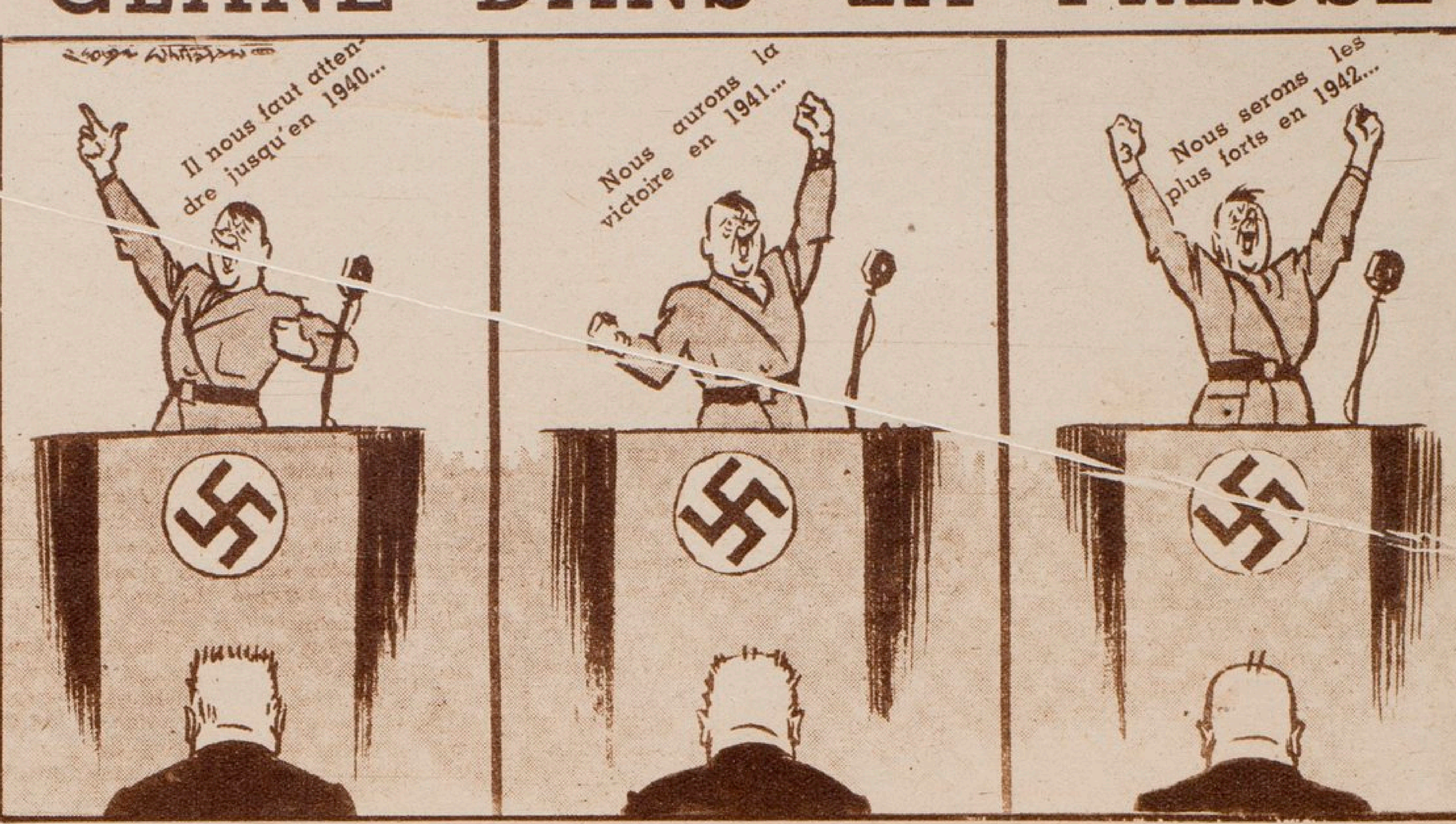
L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

15 mills

20 mils en Palestine

20 piastres syriennes en Syrie et au Liban.

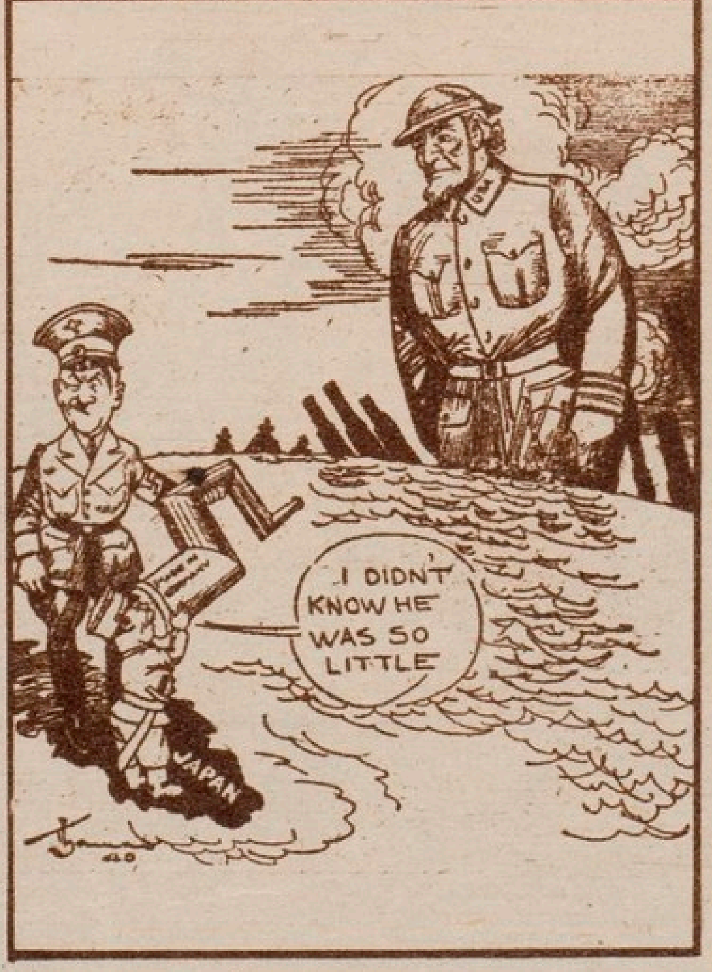
GLANE DANS LA PRESSE



↑ SPECTACLE PERMANENT
(London Daily Herald)



← La guerre germano-russe... ou l'avaleur de sabre.
(The Salt Lake Tribune)



ILLUSION D'OPTIQUE

Le Japon. — Je ne pensais pas que cet Oncle Sam était si petit.



Le Japon. — J'en ai assez de toujours manger de ce plat. Par quel moyen changer de cuisinière ?

(Pittsburgh Post-Gazette)

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Après la chute de Kiev

Les Allemands ont finalement réussi a atteindre un des objectifs de la campagne de Russie : Kiev, capitale de l'Ukraine. Mais ils n'ont pu le faire qu'en prélevant d'importants contingents sur les fronts du Nord et du Centre, au risque d'y provoquer une stabilisation des opérations. La portée de leur succès est atténuée assez considérablement du fait qu'il survient trois mois après le commencement des hostilités. Si l'on jette un coup d'œil sur les communiqués du haut commandement nazi, on trouve à la date du 13 juillet un communiqué spécial annonçant que les troupes allemandes ont atteint les abords de Kiev. Tout le monde conviendra qu'il n'est pas dans l'habitude des stratèges du «blitzkrieg » de piétiner plus de deux mois devant un objectif, si des circonstances tout à fait imprévues n'interviennent pas dans leurs calculs. Ces circonstances sont devenues maintenant évidentes et M. Maïsky, l'ambassadeur soviétique à Londres, a pu déclarer: «La guerre-éclair, les plans initiaux du Reich en Russie ont misérablement échoué. Plus du tiers de l'armée allemande a été mis hors de combat sans que la puissance d'action de l'armée russe ait été atteinte d'une manière sensible. A supposer même que les pertes russes aient été égales aux pertes allemandes, elles peuvent être comblées deux fois plus facilement, notamment après le décret introduisant l'entraînement militaire pour tous les citoyens russes jusqu'à 60 ans. »

Quand, durant les premières semaines de la campagne, la propagande du Dr Gœbbels faisait entendre à cor et à cri qu'on attendait d'un moment à l'autre des triomphes militaires d'une importance égale à ceux de la campagne de l'Ouest, ce n'était pas à la chute de Kiev qu'elle faisait allusion. Le résultat capital de la campagne de l'Ouest ne fut pas la chute de Paris, ce fut la capitulation de l'armée française, consécutive à sa désagrégation totale. Or, il y a plus de dix semaines que les Allemands parlent de symptômes de désagrégation dans l'armée russe, sans que ces pronostics aient été confirmés par les événements.

La chute de Kiev en elle-même n'est donc pas un événement catastrophique, ni même critique. Tout dépend de la capacité de résistance russe en Ukraine orientale. Or, cette résistance continue à se manifester de la façon la plus vigoureuse, coordonnée et homogène.

Partout ailleurs, les armées soviétiques tiennent les Allemands en échec : à l'extrême-nord, devant Mourmansk, une division alpine de l'Axe vient d'être saignée à blanc, les Finlandais ont été délogés de fortes positions ; dans le secteur central, Timochenko assiège Smolensk, dont la chute serait la première grande défaite, au sens positif et non plus négatif du mot, des Allemands dans cette guerre. Léningrad non seulement tient bon, mais contre-attaque avec une vigueur redoublée, tandis qu'Odessa, tombeau de l'armée roumaine, attire maintenant des troupes allemandes destinées au siège de Léningrad.

L'aide des Alliés à la Russie

Entre temps, l'aide alliée s'organise rapidement, le bloc Angleterre-Etats-Unis-Russie devenant chaque jour plus productif. Les pilotes allemands ont dû éprouver un choc terrible en affrontant de nouveau les fameux Spitfires et Hurricanes dans le ciel russe. Les Alliés ont paré au plus pressé. Les Russes disposent en effet d'une masse énorme de bombardiers, et ce sont des chasseurs qu'il leur faut pour les escorter et aussi pour décimer les escadrilles de bombardiers en piqué. Aussi voyons-nous les Allemands impuissants à répéter à Léningrad leurs procédés sauvages de Rotterdam, de Belgrade et de Coventry. Jusqu'à maintenant — sauf en Angleterre — les nazis appelaient leurs Stukas à la rescousse chaque fois que leur infanterie et leurs tanks étaient incapables d'occuper un objectif. Mais les choses ont l'air de se passer autrement à Léningrad, où le dernier combat aérien, durant cinq heures consécutives, s'est terminé au désavantage des nazis.

L'abandon de la neutralité américaine

La semaine qui débute sera capitale pour les Etats-Unis et pour l'issue du conflit. Quand Hitler lança son offensive contre la Russie, on put croire qu'un certain relâchement de l'effort de guerre américain se produirait, car l'Angleterre, principale bénéficiaire de l'aide de Washington, se voyait octroyer un répit. Mais l'opinion publique américaine, admirablement tenue en main et pilotée par ses dirigeants, manifesta une clairvoyance remarquable à l'égard de cette nouvelle situation, se rendant compte que toute conquête, même partielle, de l'Allemagne en Russie ne ferait que prolonger la guerre. D'où la nouvelle impulsion qui se dessina dans l'effort de guerre des Etats-Unis, accompagnée de décisions historiques. La première de ces décisions fut l'ordre donné aux navires de guerre et aux avions américains de tirer à vue sur les corsaires, les sous-marins et les avions de l'Axe. Et maintenant, le président Roosevelt a clairement laissé entendre qu'il envisageait l'armement des navires marchands américains et la révision de l'Acte de Neutralité. Durant la dernière guerre, des mesures similaires précédèrent de quelques semaines la déclaration de guerre des Etats-Unis à l'Allemagne. Nul ne saurait prévoir l'intervalle qui s'écoulera entre l'adoption de ces mesures et le premier acte de guerre, mais l'entrée en guerre imminente des Etats-Unis ne fait désormais plus de doute.

Après la bataille de Londres et la guerre de Russie, Hitler aura ainsi à subir les conséquences de sa troisième grande erreur psychologique, ayant cru qu'il pourrait continuer à défier impunément la grande démocratie américaine, sur les mers, en Extrême-Orient et en Amérique du Sud.

Et quand, cette fois, les Etats-Unis entreront en guerre, le poids de leurs armements se fera sentir d'une manière immédiate. En 1918, les tanks et les avions américains n'eurent pas le temps d'être employés, l'armistice étant intervenu. En 1941, et surtout en 1942, les tanks et les avions américains feront définitivement pencher la balance de la force du côté des Alliés.

La charte de l'Atlantique, charte des Alliés

La seconde conférence interalliée qui vient de se réunir à Londres diffère de la première, non seulement du fait que les Premiers Ministres des gouvernements alliés ne sont pas personnellement présents à la réunion, mais parce que deux événements capitaux sont intervenus entre temps dans la situation mondiale. En premier lieu la guerre germano-russe, ensuite la conférence historique de l'Atlantique, entre le président Roosevelt et M. Churchill. Alors que la première réunion interalliée avait une physionomie essentiellement européenne, cette seconde conférence a une portée mondiale. Car si Washington n'y avait pas envoyé des délégués, elle était constamment présente aux débats, grâce aux décisions prises à la Conférence de l'Atlantique.

Par l'adhésion de la Russie aux principes de la Charte dressée par Roosevelt et Churchill, un grand pas en avant vient d'être effectué envers la solution des problèmes de la paix. A la table de la Conférence de la Paix, les Alliés ne se présenteront pas divisés, mais unis. En mettant dès à présent au point les problèmes politiques et économiques de l'après-guerre, ils pourront éviter le reproche qui leur a été adressé après le dernier conflit, d'avoir gagné la guerre, mais d'avoir perdu la paix. Mais les Alliés n'examinent pas seulement des questions théoriques, l'avenir immédiat de l'Europe les préoccupe également et leur décision de constituer dès maintenant des réserves de vivres à l'intention des pays dépouillés par les nazis doit être accueillie avec satisfaction.

Le ver dans le fruit fasciste

L'Italie verra-t-elle se dérouler un 30 juin, un bain de sang qui, sous prétexte d'épuration, réglera le compte de tous les mécontents de la catastrophe fasciste ?

Le cynisme des dirigeants italiens n'a pas de limite. Ayant, par leur politique de guerre, conduit le pays au bord de l'abîme, amené un état d'asservissement moral et matériel à un maître étranger sans précédent dans l'histoire de la nation, ils veulent apparemment rejeter toute la faute de ce désastre sur ceux dont les yeux commencent à s'ouvrir.

Mais si les classes dirigeantes peuvent être décapitées, les masses restent. Et ces masses font preuve d'une désaffection de plus en plus prononcée à l'égard du régime, responsable de la venue des Allemands. Et si les Alliés, comme on le dit couramment, décident, cet hiver, de porter une série de coups décisifs à l'Italie, pour provoquer son effondrement total, ils pourront compter sur une cinquième colonne italienne formidable, toute prête à les aider à liquider le fascisme.

LE FILM EGYPTIEN

Appelons-la la semaine des « cinq proclamations », car ces proclamations marquent un redoublement d'énergie du gouvernement dans la lutte contre la vie chère. Elles imposent enfin des sanctions nouvelles et très dures aux commerçants spéculateurs, profiteurs, accapareurs. Un vœu : que ces sanctions soient rapidement appliquées et qu'une procédure lente, compliquée, ne vienne pas en atténuer l'effet.

Ces proclamations sont complétées par une déclaration énergique que vient de faire le ministre de l'Approvisionnement. « Tant que je suis à ce poste, dit le ministre, je ne permettrai pas que le prix du blé, de la farine, du pain, hausse d'un seul millième, car l'aliment principal de l'Egyptien est le pain. Je peux dire que, pour certaines classes très pauvres, il est presque toute la nourriture.... Pour la viande, nous avons accordé une hausse raisonnable et nous appliquerons le tarif avec la dernière des énergies. »

Ceci étant, faisons crédit aux cinq proclamations et aux déclarations du ministre de l'Approvisionnement et attendons.

* * *

De notre côté, répondons à l'appel que vient de nous lancer le Premier Ministre, afin d'apporter au gouvernement une collaboration utile, au lieu de lui demander de tout accomplir par lui-même.

Pas de gaspillage. De l'économie, a dit le Premier Ministre. Et il a longuement exposé les nécessités impérieuses, qui font de l'économie une vertu nationale, voire patriotique. La lenteur des communications et les difficultés du ravitaillement justifient pleinement cet appel de Sirry pacha. Le sacrifice qui nous est demandé est moins dur que les sacrifices imposés aux autres peuples, mais c'est un sacrifice qui n'est pas spectaculaire. Nous priver d'un plat au repas du midi ou faire un costume de moins ne mérite pas la médaille militaire, pour acte d'héroïsme, mais néanmoins est une contribution utile à l'équilibre de la vie en Egypte et au maintien d'un standard d'existence, assez confortable, s'il n'est pas luxueux.

* * *

Dans les partis politiques, les libéraux sont toujours en train de chercher un successeur à leur président chroniquement démissionnaire et on ne trouve pas encore l'homme.

Les saadistes ne font pas parler d'eux.

Par contre, les wafdistes se sont mis à l'élaboration d'un vaste programme de politique intérieure, extérieure, sociale, économique, culturelle, etc...

Le Wafd dit que s'il était resté au pouvoir, il aurait exécuté ce programme. N'ayant pu le faire, il veut que le ministère au pouvoir l'exécute. Ce programme sera l'objet d'une vaste propagande.

* * *

Le Premier Ministre ayant reçu à plusieurs reprises le chef du Cabinet royal, puis l'ambassadeur britannique, puis le recteur de l'Azhar, puis..., on s'est tout de suite demandé dans les milieux politiques si des événements graves n'étaient pas en gestation, au sujet du ministère.

Mais les personnalités autorisées et responsables disent qu'il est tout naturel que le chef du gouvernement rencontre quotidiennement ces hommes éminents, sans que ces rencontres signifient un trouble politique quelconque ministériel.

Et l'on trouve que ces continuelles interrogations sur la position du ministère signifient plutôt une fatigue ou une irritation des nerfs, plutôt qu'autre chose. C'est pourquoi il faudrait accorder un repos de quelques semaines aux membres du gouvernement, du Parlement et, par le fait même, aux leaders, aux partis et à l'opinion publique.

Ce repos est la clôture de la session parlementaire ou l'ajournement pur et simple des séances, à la fin novembre. Il ne reste plus rien d'important dans le budget ; quelques chapitres au Sénat, quelques mises au point à la Chambre. D'ailleurs, dans l'intérêt financier général, il n'est pas bon que la moitié de l'année se passe avant que le budget ne soit voté.

* * *

Une curieuse suggestion : pourquoi ne pas vendre certaines de nos collections pharaoniques, pour combler les déficits budgétaires, assurer le financement des récoltes cotonnières et garantir au fellah son pain quotidien ?

Puisque nos trésors du Musée deviennent la proie des voleurs ; puisqu'il y a des précédents en d'autres pays ; les Russes sont les premiers à avoir disposé des joyaux des tsars ; les Turcs ont suivi avec ceux de la famille d'Osman, etc... Et l'Amérique a payé des monceaux d'or ses achats, monceaux d'or qui se sont traduits en Russie, en Turquie et ailleurs, par du bien-être économique.

Pourquoi ne ferait-on pas de même en Egypte, avec des objets considérés comme des excédents ?

* * *

En Angleterre, le leader de l'opposition a une qualité aussi officielle que celle du Premier Ministre, puisqu'on appelle l'opposition, l'opposition de Sa Majesté, et il touche des traitements annuels, assez consistants.

S'adressant au leader de l'opposition actuelle, le député wafdiste, Abdel Hamid Abdel Hak, le président de la Chambre lui dit qu'il aimerait bien voir ce régime instauré en Egypte.

— Vous aussi, les saadistes, vous aimeriez ceci, répondit le député wafdiste, car vous êtes exposés, d'une minute à l'autre, à devenir l'opposition.

* * *

On a suggéré à l'ambassadeur britannique de donner un prénom arabe à son nouveau-né, qui a ouvert les yeux sous le ciel d'Egypte.

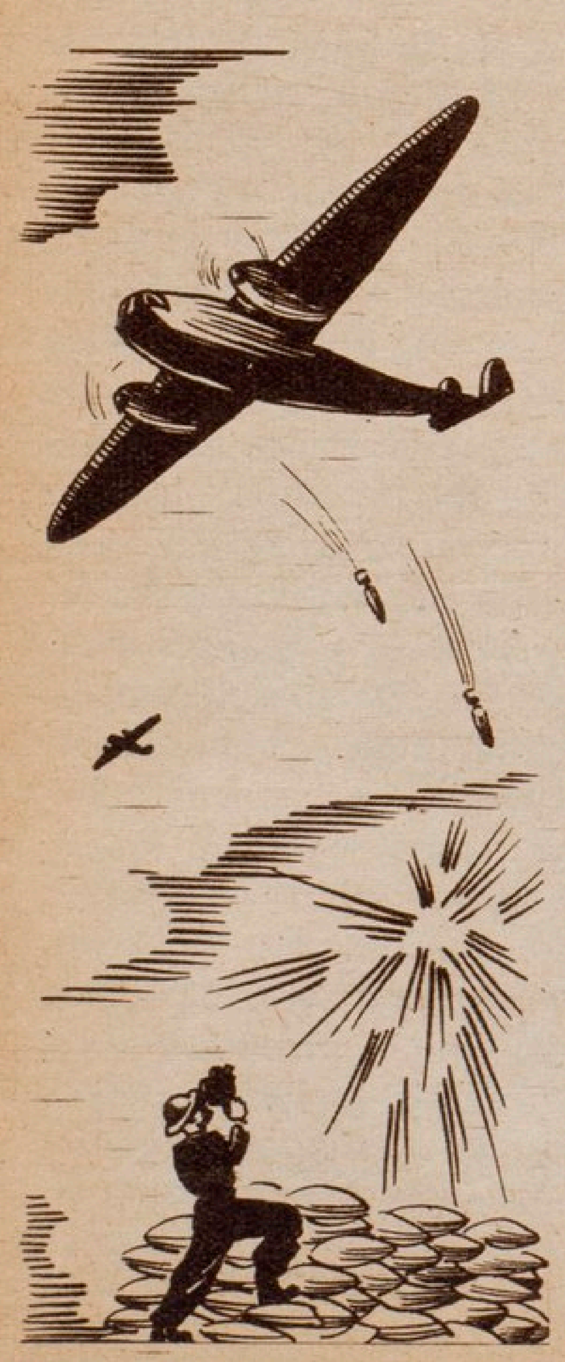
Mounir, Samir, Faïez ont été suggérés, mais la suggestion qui eut le plus vif succès fut celle de « Nasr Lampson », surtout que Nasr signifie « Victory » et répond à la campagne des « V ».

Deux cameramen nous parlent...



L'évacuation de Dunkerque. En file indienne, à la nage, les soldats du corps expéditionnaire britannique gagnent les navires qui les conduiront en Angleterre. Pour cette opération, qui constitua certainement une surprise pour l'ennemi, toutes sortes d'embarcations furent utilisées, ce qui représente un véritable exploit, étant donné que les évacués furent soumis aux attaques incessantes de l'aviation allemande.

J'ai filmé DUNKERQUE



L'histoire des guerres modernes ne sera plus collationnée des documents imprécis des hommes qui les auront vécues. Elle sera scientifiquement reconstituée à l'aide des documents cinématographiques. Les générations futures pourront atteindre cette parfaite précision dans l'évocation d'une atmosphère et d'un mouvement social. Les cameramen d'aujourd'hui qui s'effacent humblement derrière le viseur de leur appareil se jettent au-devant du danger pour permettre à leur petite machine de tourner. Ils enregistrent l'histoire. Comment ils osent, comment ils voient, limiers à la poursuite de la nouvelle importante, de celle qui se dégage du chaos confus de la mêlée, c'est ce qu'«Images» veut apprendre au lecteur par cette conversation surprise au Caire.

« Quand j'étais à Dunkerque », disait l'un des deux militaires, au bar du Métropolitain, « à l'aube, la caméra pointée vers une rive trop noire... »

Je m'approche curieux : mes deux interlocuteurs sont des « cameramen », des reporters de cinéma, de ceux que l'on voit rarement, car les firmes en envoient peu et ils sont toujours occupés. L'un d'eux consent à me donner son nom : c'est le jeune David Prosser, à la barbe rousse et touffue, au profil statuesque, reporter naval ; le second est célèbre, il a pris le seul film anglais de l'évacuation de Dunkerque. Il a été interviewé très souvent, mais il a toujours essayé d'éviter la publicité personnelle. Aujourd'hui, il préfère cacher son nom. Légèrement voûté, les cheveux grisonnants, l'air jeune et actif, simple d'apparence, cet homme donne avant tout l'impression qu'il n'aime pas s'embarrasser de bavardages. Il ne parle que dans la mesure où son action, une action précise, rapide, l'oblige. Depuis les quelques indications qu'il donnait à la presse, telles les précautions prises pour éviter que ses films ne tombent entre des mains ennemies, jusqu'aux récits les plus émouvants de la campagne de France, il est sobre et réservé.

Il a consigné dans un journal intime ses impressions des premiers jours de la bataille des Flandres, et l'on sent à travers l'émotion contenue les nécessités de sa mission qui le poussent à se nier toute faiblesse sentimentale.

Voici ses propres mots :

Premières expériences

Le 10 mai, nous partons à deux heures du matin, le mot de passe est « Narvik » — ce mot funèbre que j'avais utilisé plusieurs semaines. Notre groupe consistait d'un officier-guide, d'un chauffeur, d'un photographe officiel et de moi-même, rejoints par la suite par un artiste officiel.

Nous nous mettons en route dans un camion chargé de notre matériel photographique et de nos affaires.

Expériences du premier jour : l'enthousiaste réception faite à nos troupes quand elles traversent la frontière française pour entrer en Belgique. Les barrières sont arrachées quand les premiers contingents passent.

Second jour : mon premier bombardement allemand — que je filme. Il est encore très tôt. Il n'y a personne dehors sauf quelques hommes qui travaillent sur la ligne de chemin de fer et l'homme de la cabine aux signaux ; toutes les vitres sont brisées, mais il est sain et sauf. Les dégâts sont nombreux sur les maisons alentour. Plusieurs personnes sont tuées. Je réalise pour la première fois la signification de cette guerre. Une sensation d'écœurement me prend au creux de l'estomac. Nous passons en chemin d'autres endroits bombardés : des automobiles détruites où des personnes et un enfant ont été brûlés vifs. Sur le bord de la route, un avion allemand a été abattu dans la nuit. On nous conseille de l'éviter, à cause des bombes à retardement qu'il pourrait porter. Nous reconnaissons le courage des autres cameramen, qui ont déjà filmé l'appareil.

Nous décidons d'aller jusqu'à Bruxelles où la population nous reçoit merveilleusement. Le peuple, trompé par la propagande allemande, croyait que l'Allemagne n'envahirait pas son pays. Il est soulagé de voir la Grande-Bretagne lui venir en aide si vite. Bruxelles est réveillée par le bruit épouvantable des bombes à six heures du matin. De nouveau l'après-midi les avions reviennent.

Un grand nombre de femmes et d'enfants sont tués, et la capitale de ce pays est plongée à nouveau dans les horreurs de la guerre... Les cafés sont fermés pour la journée par une ordonnance de police.

Le journal de notre ami ne le dit pas, mais pendant ces raids, au lieu de rentrer sous la protection de l'abri, il se perche sur le plus haut toit pour avoir une vue dégagée de la scène. La silhouette solitaire, au casque de soldat, se penche sur le trépied symbolique de la caméra.

Un des leurs avait pris le bombardement d'un village de Norvège l'an dernier. Soudain, quand on voyait sur la pellicule un Heinkel déchirer le ciel, l'image tremblait follement, puis se rétablissait et le documentaire continuait... Une bombe avait éclaté à trois mètres de l'automobile du photographe et, n'explosant pas, s'était enfouie sur le bas côté de la route. A part la secousse provoquée par la chute de la bombe, le film continuait sa course normalement. Une main d'acier fixait la caméra...

Le jour suivant, le 13, nous repassons par Bruxelles. Nous avons entendu que les Allemands ont bombardé sans merci la ville exquise de Louvain, à la merveilleuse bibliothèque. En chemin, nous voyons les premiers réfugiés. Je prends mes premières photos de leur fuite. Leur nombre croît d'heure en heure.

Nos troupes marchent en file, en formation ouverte vers le front. Les réfugiés se répandent vers l'arrière par milliers. Un silence lourd, rompu seulement par le bruit régulier des pas — écoulement ininterrompu d'humanité. L'un combatif — allant rencontrer l'ennemi en grande forme. L'autre, une masse d'humanité au désespoir. Ils n'ont plus de foyer. Où vont-ils ? Jusqu'où pourront-ils aller avant que leurs corps usés et douloureux leur fassent défaut ?

Nous touchons Louvain par des chemins de traverse et je filme là-bas le désordre semé par le raid allemand. Nos troupes sont déjà en ville et ont pris des positions stratégiques, armées de canons anti-tanks, de fusils Bren et de mitrailleuses, etc. Je me rends compte pour la première fois de l'avance effectuée par l'ennemi, et je commence à me demander quel sera le sort réservé à la belle ville de Bruxelles. Nous retournons le soir à nos quartiers généraux et faisons des spéculations sur le futur.

Le jour suivant, nous visitons encore Bruxelles, où l'impression se répand que la ville est condamnée. Les groupes de personnes dans les rues discutent anxieusement : « L'envahisseur sera-t-il arrêté ? » Les réfugiés racontent des histoires d'horreur qui sont écoutées avec fièvre.

...Je vois des scènes incroyables, des religieuses quittent leur couvent avec des écoliers, des estropiés — des charrettes. Tout ce qui peut rouler est sur la route. Je n'ai jamais vu autant de bicyclettes de ma vie.

Tous, jeunes et vieux, se joignent au fleuve d'humanité — vision dantesque que je n'oublierai jamais.

La dévastation de la guerre

Je prends avec le photographe de l'armée un grand nombre de scènes pitoyables. J'ai l'impression que ce document photographique montrera au monde la dévastation et la destruction, mentale et physique, apportée par la guerre aux hommes.

...Louvain, cité évacuée, est silencieuse. L'on peut y entendre un oiseau voler. Je filme l'évacuation des derniers réfugiés. Un prêtre me demande si je peux l'aider à emmener les malades et les infirmes. Je me souviendrai longtemps de la pauvre vieille dame assise sur les marches de l'église toute seule, qui s'enfuit en entendant de violentes explosions. Ce n'étaient pourtant pas des avions ennemis, mais notre artillerie qui bombardait par-dessus la ville, les routes aboutissantes.

Le pont miné...

Nous avançons à travers quelques troupes qui se préparent déjà à défendre la ville. Nos troupes sont couchées dans des entranchements creusés à la hâte aux coins de rue et d'autres points de commande. J'ai eu le temps de sauver un chien enfermé dans un immeuble, qui hurlait lamentablement. Nous arrivons au pont qui traverse la ligne de chemin de fer principale par une rue lourdement touchée par les raids, bordée de maisons détruites. Nous arrivons au pont qui traverse la ligne. Au bas de la rue nos troupes ont placé un canon anti-tanks qui pointe dangereusement le long de la route. Je rencontre un officier du génie et je lui demande ce qu'il y a derrière le pont. « Aucun des nôtres », dit-il. Il attend l'ordre de faire sauter le pont qu'il a miné avec plus de mille livres d'explosifs. Quand il me dit cela, des détachements avancés ennemis s'approchent déjà de la ville. De nouveau, l'on peut entendre le hurlement des obus qui passent au-dessus de nous, assaillant l'ennemi au loin.

La veille, pendant qu'il minait le pont, me raconte-t-il, l'ennemi vint bombarder le chemin de fer, et son camarade officier a été tué à quelques mètres de lui. Il en est réchappé indemne. Il n'a pas dormi de quatre jours. Il est presque inconscient de ce qui l'entoure. Il attend tout juste de faire son travail : faire sauter le pont. A côté de nous, son sergent, un autre capitaine et son ordonnance. Ils sont tous très fatigués par le manque de sommeil. Je décide de rester et de voir sauter le pont, car la photo pourrait être belle. Ayant laissé la voiture assez loin, on me suggère d'emprunter une bicyclette pour aller chercher la caméra. Me voici tournant dans les rues désertes en quête de la voiture qui est partie pour accomplir une course.

Le fantastique de la situation désespérée jaillit à nouveau dès que je me retrouve seul. Le long du chemin de fer, je vois des troupes belges. Un feu de mitrailleuses intermittent est commencé. Ils ont ouvert le feu sur l'ennemi après le chemin de fer, caché dans les maisons d'en face.

Un mouvement instinctif lui sauve la vie

Je retourne avec la caméra. Soudain, l'ordonnance de liaison surgit. Il tend le message solennel à l'officier. Il faut faire sauter le pont. Je vois l'officier allumant les mèches qui feraient l'affaire au cas où le contact électrique ne fonctionnerait pas. Je m'enfuis aussi vite que je peux sur la route. Tout à coup, j'entends une explosion assourdissante, énorme. Je pivote et mets en marche instinctivement ma caméra automatique. Je suis au milieu de la route. Comme une vague énorme, je vois cette masse énorme de débris s'approcher de moi, de grands pans de maçonnerie et de pierre tombent dans toutes les directions. C'est ce que je vois à travers mon viseur. Je ne sais quel instinct me pousse à reculer d'un pas. Je le fais, et à mes pieds s'abat un énorme quartier de pierre de taille. Si je n'avais pas agi par instinct, j'aurais été écrasé.

Les gars ont bien travaillé, et à la place du pont splendide d'il y a quelques instants, il ne reste plus qu'un trou béant.

De retour, nous traversons un village qui a été bombardé et je prends des scènes d'un couvent qui a été brûlé avec des bombes incendiaires. L'endroit est rasé par les flammes. Seule, une statue du Christ, relevée par le gardien, domine les ruines.

Le lendemain, nous avançons encore. Au loin, nous voyons un lourd nuage de fumée. Nous partons à sa recherche. Nous passons des troupes françaises parties pour relever les Belges. Nous couvrons une grande distance, mais la ville en flammes semble toujours aussi loin, et nous finissons par comprendre qu'elle est entre les mains ennemies. Nous renonçons à notre poursuite et retournons sur nos pas. Au retour, nous traversons une ville complètement déserte. Entrant sur la place principale, nous voyons une scène horrible. La place tout entière n'est qu'un monceau de cendres, et une partie brûle encore. Un vieil homme est assis devant une maison en flammes. Sa tête est enfouie dans ses mains. Des braises tombent presque à ses pieds. Il n'y prends pas garde. Il a l'air complètement éteint par le désastre. Au centre de la place, une ravissante église, ancienne, dont le clocher est une masse tordue gisant sur la route. Des automobiles fumantes, un cheval mort, scène de désolation et de carnage, destinée sans doute à semer la panique, car il n'y a pas d'objectif militaire proche.

Le lendemain nous remontons sur le front près de Wavre, hantés par le même spectacle de désolation, de maisons fermées. A un moment donné, nous suivons un camion plein de soldats français. La route a été minée. La route finit sur une gorge et sur la hauteur nos troupes sont dans une position de tranchée, creusée sur l'heure. Notre artillerie bombarde un village de l'autre côté de la colline. Les soldats m'appellent en disant : « Vous pouvez aussi bien me filmer maintenant, je ne serai plus là demain. » Tout le temps des vagues de bombardiers nous dépassent dans leur mission de mort.

Le journal de notre cameraman, qui voit d'une manière si vive les scènes de guerre, s'arrête là. Il est envoyé en Angleterre pour se reposer, quand il retourne à Dunkerque, tout à fait par accident, et prend des photos historiques, que le ministère a utilisées dans des buts officiels.

Le film de Dunkerque

« Je me reposais dans un petit coin tranquille d'Angleterre quand l'on m'envoya dans un port anglais pour relever un de nos cameramen, qui prenait des films pour la Marine. Il me dit à mon arrivée que les choses étaient très calmes, et je comptais passer un week-end tranquille. Il me quitta, et après déjeuner, quand je descendis au port, je rencontrai un commandant naval qui me dit qu'un bateau quittait immédiatement pour Dunkerque, et que ce serait ma dernière occasion d'avoir des photos. Voulais-je partir ? Je me rendis compte en un éclair que mon week-end ne serait peut-être pas aussi tranquille que je le croyais. En quelques minutes, j'étais à bord avec mes appareils, et nous partions. Le bateau était un vieux vapeur à roue de la Clyde, qui avait déjà fait plusieurs voyages et avait ramené un grand nombre de soldats. Ils avaient eu des moments difficiles, harcelés et bombardés de tous les côtés. L'on me dit tout cela doucement, à mon arrivée, pour me distraire.

« Nous arrivâmes à Dunkerque à une heure du matin, et l'on pouvait voir au loin de grands feux et un grand nuage de fumée. J'essayai de le filmer, mais malheureusement la lumière était trop pauvre. Toute la nuit, l'ennemi bombarde nos troupes qui attendent d'être embarquées, et les villes des environs. A mesure que nous approchons, je vois les réservoirs d'essence et les maisons en feu. Je vois aussi, accompagnées du bruit des avions, des bombes tomber et exploser sur la ville. Nous dépassons Dunkerque et nous avançons doucement sur le canal près de la plage pour arriver à la baie d'embarquement.

« J'avais des appréhensions terribles pour nos hommes, mais les Allemands s'étaient trompés et avaient bombardé les dunes et non la plage elle-même. Les hommes touchés étaient rares. Le navire tremble de bout en bout à chaque explosion. Et à l'aube, avec la lumière naissante, des masses sombres sur la plage se révèlent. Ce sont des milliers d'hommes qui attendent en groupes. Les Allemands viennent du ciel comme des sauterelles et nous mitraillent impitoyablement. Notre bateau étant d'un modèle ancien peut s'approcher de la rive. Et dès que nous le faisons, les hommes accourent à la nage, quelques-uns tout nus. Beaucoup essayent de nager avec tout leur équipement sur le dos. Je prends alors un mégaphone et leur crie de tout jeter, pour ne pas s'alourdir. L'instinct du soldat le pousse à s'accrocher à son équipement jusqu'à la dernière minute. Et malgré nos conseils, nous hissâmes un sergent-major à bord, qui était entièrement équipé, capote et le reste. C'est alors que je me rendis compte du poids des habits mouillés.

« Après un certain nombre de photos, je passai deux heures folles à aider l'équipage à hisser les rescapés. Nous les tirions le long du bateau avec des cordes aussi vite que nous pouvions, et nous jetions des ceintures de sauvetage à ceux qui devaient attendre leur tour.

Des nuées d'avions surgirent du ciel

« Nous nous retirâmes pour les compter, à un demi-mille de la côte. Nous en avions environ 400. Les hommes avaient froid, nous les envoyions en bas pour se réchauffer comme ils pouvaient, quand nous entendîmes le bruit des bombardiers. En quelques secondes, des nuées d'avions allemands surgirent du ciel et piquèrent dans toutes les directions, mitraillant les bateaux et les troupes. J'étais sur le pont et j'eus la chance de prendre un avion allemand arrivant près de nous, avec nos obus antiaériens éclatant de tous côtés. Mais je regrette que le public ne puisse voir de photos dramatiques de piqués sur mon propre bateau. Je m'accroupis et m'aplatis autant que je pus, tandis qu'ils arrosaient le bateau de leurs mitrailleuses. Le bruit terrible des machines qui s'approchent, le crépitement de leurs canons et nos propres mitrailleuses qui répondent, le bruit énorme de nos vaisseaux de guerre qui tirent, tout cela vous fait penser que la fin du monde est arrivée, et que vous voudriez devenir l'homme invisible. On dirait la revue aérienne de Hendon, devenue soudainement folle. Ils sortaient des nuages comme des sauterelles et repartaient pour redescendre quelques instants plus tard.

« Je passai la tête avec précaution au-dessus du bastingage. Je vis une scène curieuse. Quelques secondes auparavant, des dizaines de milliers d'hommes étaient debout sur la plage. Maintenant la plage avait l'air d'être semée de cadavres. Ils s'étaient aplatis devant le feu des mitrailleuses, et quelques moments après l'alerte ils se relevèrent presque tous.

« Nous revînmes à la plage, et parmi les rescapés nous vîmes quelques caractères curieux. Un caporal âgé, un vétéran de la guerre, ne portait qu'un manteau et un pantalon. Il ramassa un fusil sur le pont, et tout le temps du voyage il ne l'a pas déposé une seule fois. A l'approche des avions ennemis, aussi loin qu'il les vît, il tirait contre eux. C'était sans doute pour soulager sa colère.

« J'ai eu la chance de rapporter des films de tout ce chaos et ce désordre. Tandis que nous aidions des gas à monter, il y avait beaucoup de scènes qu'il était humainement impossible de filmer, car personne n'eût pu rester là sans les aider. Il devenait difficile de penser que j'étais venu pour filmer : cette sinistre aventure était une course contre la montre. Une seconde d'hésitation pouvait perdre une vie.

Churchill, sujet difficile

« Telle fut mon aventure de Dunkerque, dont la poignante impression me hante encore. J'ai eu depuis d'autres expériences curieuses, mais moins pénibles. J'ai été attaché à Churchill, et je filmais tous ses déplacements. C'était un travail très absorbant. Nous partions à tout moment pour un voyage pressé, et je devais toujours être prêt. Je dois avouer que Churchill est un sujet difficile parce qu'il est très vif, il saute d'un endroit à l'autre avec une vitesse incroyable, mais il est indulgent envers les photographes, qui ont un travail à remplir, et il comprend très bien leur tâche. Il paraît souvent pour inspecter les dégâts des raids allemands. Un jour, à Southampton, après un raid sévère, par un ciel bas, une lumière difficile, il inspectait les lieux. L'alerte sonne. Churchill, imperturbable, continue son tour, sachant parfaitement que les risques étaient assez grands, car la visibilité mauvaise forcerait les avions à descendre très bas.

« D'autres fois nous allions dans des camps militaires étudier des aménagements nouveaux, ou des perfectionnements mécaniques, dont Churchill est très curieux.

« Notre voyage le plus sensationnel fut celui des adieux à lord Halifax, car il fallait que son départ reste caché. Non seulement la personnalité qui quittait l'Angleterre était importante, mais elle s'embarquait sur un nouveau navire de guerre dont les mouvements ne doivent pas être publiés. C'était aussi la première fois que le Premier Ministre se déplaçait pour saluer un ambassadeur. Le film ne fut publié qu'après l'arrivée de lord Halifax en Amérique.

« Ici, je suis installé depuis deux mois et je travaille régulièrement. »



David Prosser, reporter naval. Le visage orné d'une barbe rousse et touffue, il a un air spécifiquement marin. A Gibraltar, il faillit tourner la plus belle bande de sa vie, ayant assisté à une partie de la chasse donnée par la marine britannique à un sous-marin ennemi.

Prosser attend depuis deux mois

— Moi aussi, dit Prosser, je végète depuis deux mois, et j'attends toujours.

« Je suis parti pour Dakar, le 30 août 1940, et je n'ai pas pu prendre de films intéressants. Puis j'étais stationné à Gibraltar et j'eus vite fait le tour de notre possession. Attaché à la marine, voyant que je manquais de nouvelles intéressantes, je décidai sur l'autorisation de ma compagnie, Newsreel, de voler dans des avions de reconnaissance. Je montai un jour pour faire la chasse aux navires ennemis, que nous devions empêcher de franchir le détroit. Le pilote me disait que depuis un certain temps ils n'avaient vu aucun vaisseau passer, quand, tout novice, je lui demande si cette tache grise au loin n'était pas un sous-marin. En effet, c'étaient trois sous-marins français qui voguaient avec le pavillon tricolore bien en évidence, et qui nous donnèrent de l'espoir pour le reste de la journée.

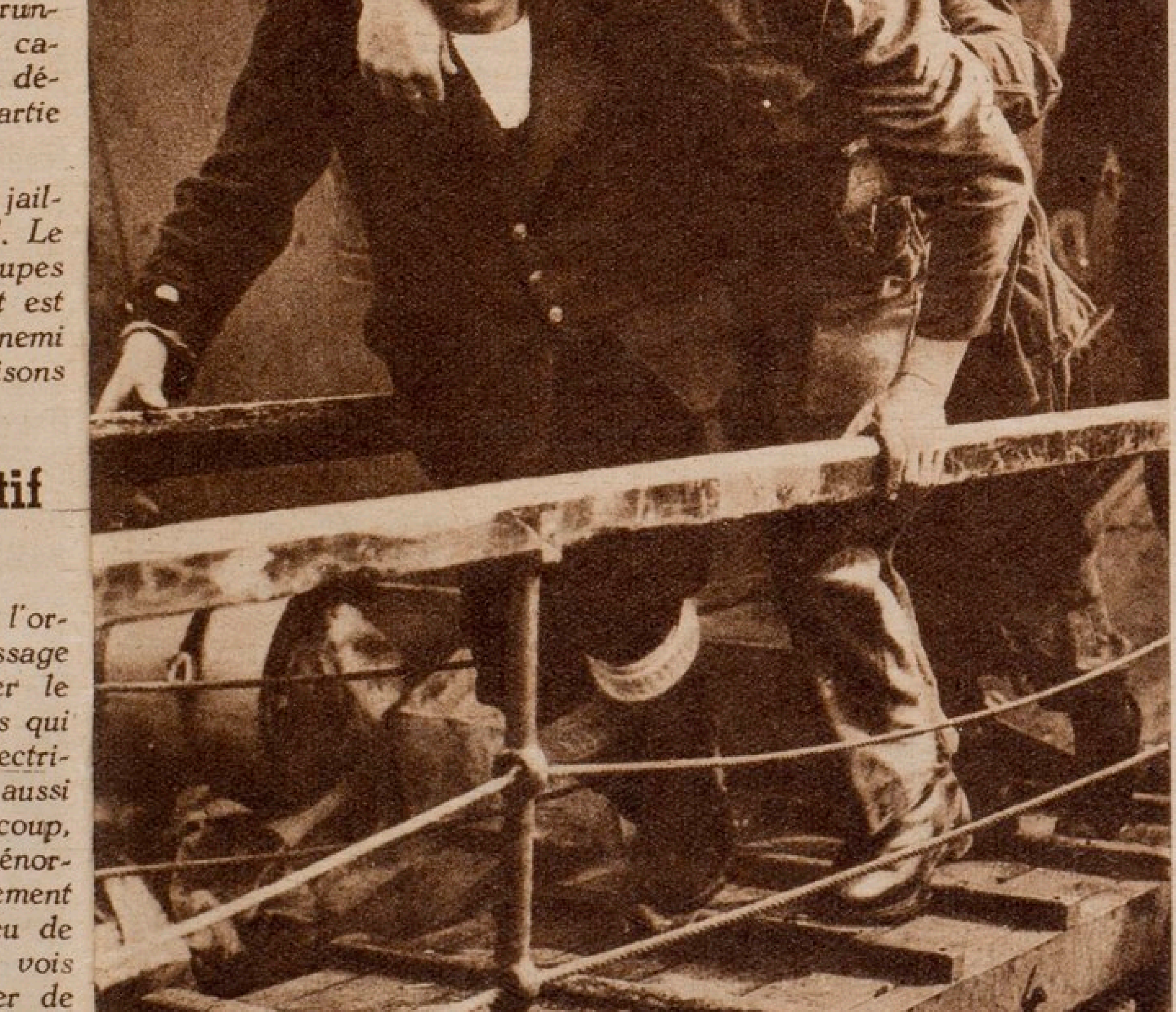
« Quelques kilomètres plus loin, sur la nappe dorée de la mer, au soleil de l'après-midi, nous voyons un petit « V » sur l'eau. C'était le sillage d'un sous-marin, que je m'empresse de filmer, et à quelques milles, un vaisseau de guerre anglais fut prévenu par nous de la situation du submersible.

« La chasse commence, infructueuse, et nous retournons à l'aérodrome, désolés. Le lendemain à l'aube, nous repartons à la recherche du submersible, que nous trouvons à quelques milles de Tanger, dans les eaux territoriales. Nous signalons à nos vaisseaux, mais la chasse est malheureuse, car il réussit à se réfugier à Tanger. Après les 24 heures permises à un vaisseau de guerre pour séjourner dans un port neutre, nous nous attendons à le prendre à la sortie, quand il rencontre près du port un autre sous-marin, avec lequel il fait demi-tour et retourne au port. J'avais pris quelques bons passages, mais la chasse était manquée.

« Depuis, l'on m'a envoyé à Londres, où j'essayais de filmer les raids sur la capitale. C'est un travail désagréable, mais je réussis grâce au sang-froid des chauffeurs de taxi londoniens. Quand un feu se déclare, il faut prendre la photo et partir, car les nouvelles vagues visent les mêmes objectifs pour agrandir les dommages. Mais les taxis circulent à travers les rues en ruines, sans la moindre hésitation. Je devais les prévenir quelquefois de l'imprudence qu'ils commettaient. Une fois, une bombe tomba dans Hyde Park, tandis que nous le longions, de l'autre côté de la grille. La terre jaillit, traversa en trombe les fenêtres ouvertes du taxi, pour briser des vitres de l'autre côté de la rue dans l'explosion générale.

« Le chauffeur, imperturbable, continua à conduire avec le plus grand sang-froid. Depuis, j'ai quitté Londres et je suis arrivé en Egypte. J'ai réussi quelques mètres de pellicule sur les raids aériens d'Alexandrie, et je suis arrivé à filmer l'avion abattu par notre défense, en flammes dans la nuit. Mais ce sont des moments d'activité trop courts. J'espère que le dieu du cinéma nous donnera plus de sujets à filmer... »

A. H.





La caméra a, comme il convenait, perpétué l'épopée de Dunkerque. Les documents photographiques ne manquent pas sur cet événement et ils permettront, plus tard, aux historiens de mieux remplir leur rôle. Voici deux, particulièrement éloquents : A gauche, un grand blessé du corps expéditionnaire britannique descend la passerelle du navire qui l'a ramené en Angleterre. A droite : quelques centaines d'évacués à bord d'un destroyer anglais.

VISAGE DE L'ANGLETERRE

Du jour au lendemain, sans qu'elle y fût préparée, l'Angleterre se trouva assumer toute seule la défense de la civilisation. La tâche était lourde, mais bravement elle l'accepta et Churchill put dire au pays, ce jour-là, que pour une telle mission il ne fallait mesurer ni les sacrifices à consentir, ni les souffrances à endurer, ni le sang à verser. Jamais, au cours de sa longue histoire, la Grande-Bretagne n'avait atteint un tel sommet de noblesse. Ce jour-là, et tous les jours depuis, elle s'est révélée digne et de plus en plus digne du rôle immense qui lui était dévolu à la fois par son passé et des fatalités imprévues. Et voici qu'elle se modèle un visage nouveau, mais est-ce bien un nouveau visage ? N'allons-nous pas découvrir sous le traditionnel aspect de l'Anglais les signes profonds d'une âme et d'un caractère dont on ignorait qu'ils fussent à ce point exaltés ? Nous ne connaissions pas vraiment le visage de l'Angleterre, et peut-être les Anglais ne possédaient pas plus que nous la clef de leur mystère. Il n'a rien moins fallu que la guerre, et ses terribles problèmes et ses complications et ravages, pour que l'Anglais se révélât à lui-même et à nous dans sa vérité complète. Le travail d'adaptation aux temps nouveaux ne fut nulle part plus difficile, mais nulle part aussi il n'a été accepté avec plus de décision et de courage.

C'est hier encore — et comme c'est loin déjà ! — que le type classique de l'Anglais se présentait dans sa fantaisie relative, ses préjugés puissants, sa routine orgueilleuse, son insularité confiante, sa bonhomie distinguée, sa gaieté fruste et son idéalisme triomphant. Il avait du réel, un sens particulier où entraient, en même temps que la notion exacte des rapports, un culte démesuré de l'égoïsme national. Tout cela formait le type britannique, et le dosage était subtil entre qualités et défauts qui propageait à travers le monde une image faite de fortes réalités et de légendes consacrées.

Jusqu'ici l'Anglais a vécu sa vie nationale dans une sécurité assurée. Son île l'a garanti contre les agressions et il a eu le loisir de se créer, sans inquiétude, un vaste empire pour les besoins mêmes de son île et par le naturel réflexe d'extériorisation qui est la condition de l'homme sociable. Il est clair que la rigueur appliquée à organiser et à maintenir le bloc compact de l'Empire devait trouver son dérivatif. Si le Français, rendu circonspect par les malheurs de son histoire, se refuse à toute fantaisie dans sa vie privée, l'Anglais, chez lui, s'abandonne à une sorte d'imprévoyance qui contraste avec la prévoyance méticuleuse de sa vie politique. Voyez un foyer français et voyez un foyer anglais. L'ordre du premier, un ordre parfois étouffant, paraît excessif, presque inhumain lorsqu'on le compare avec ce qu'on pourrait appeler, non le désordre, mais le laisser aller du foyer britannique. La joie en France est elle-même commandée par la prudence. En Angleterre, elle rend un sens plus spontané, plus naïf, non toujours compréhensible. « Toute notre histoire est un compromis », disait Austin Chamberlain. Les contradictions du caractère anglais s'expliquent naturellement par des raisons biologiques autant que psychologiques. Mais on est forcé à des généralisations ; et si nous avons des raisons d'admirer l'Angleterre dans son passé, nous n'en avons pas moins de l'admirer et de l'aimer dans le présent tragique.

C'est un grand peuple et ses gouvernements furent presque toujours de grands gouvernements. L'étranger peut avoir eu quelquefois à se plaindre de la politique britannique, mais toujours le respect fut acquis aux hommes qui dirigèrent les destinées anglaises, parce qu'ils placèrent celles-ci au-dessus des considérations de parti et même des intérêts vitaux des partis. Au demeurant, les grands partis anglais n'ont cessé d'être des partis nationaux, et, dans la pratique, les théories opposées se confondaient dans une même vision dernière du but national. Et c'est aussi une grande monarchie que la monarchie britannique. N'est-il pas significatif que le peuple le plus imbu de l'idée de liberté soit le même qui entoure son roi de l'amitié la plus confiante et de l'estime la plus cordiale ? Au fond, tous les régimes se valent s'ils ont, comme cela se doit, le respect de l'individualité humaine et des droits des peuples. La monarchie britannique est, dans le meilleur sens du mot, plus vraiment sociale, et même socialiste, que bien des gouvernements républicains ou totalitaires. Les choses ne se sont pas passées en Angleterre comme ailleurs. Ailleurs, les régimes à tendances libérales ont essayé de l'imiter, presque toujours mal, souvent avec des risques. Une âme britannique s'est formée avec lenteur, sans innovation et presque sans imprévu, au moule de la tradition et des traditions. Cette âme, tout l'éclaire et l'explique : insularité, sécurité, loisir, grandeur impériale, littérature et jusqu'au paysage.

Je me souviens de paysages français, italien, suisse, espagnol, africain ou asiatique. J'y ai goûté les plaisirs de la rêverie et l'euphorie où nous plongent certains spectacles de la nature. Mais j'évoque aujourd'hui d'autres horizons. Je vois, par des matins d'été et des soirs d'automne, les beaux arbres anglais tout chargés de souvenirs, ces beaux arbres vénérables, et j'imagine facilement qu'ils étaient déjà une parure de la féodalité anglaise. Sous ces arbres, on marche vraiment dans du passé. Ce sont des ancêtres et on comprend qu'à eux soient attachées des traditions vivantes et de solides leçons. Si le paysage est un état d'âme, à lui seul l'arbre anglais en est un, et, si paradoxal que cela paraisse, dans aucun pays la sensibilité et l'esprit ne sont soumis davantage aux influences extérieures.

L'Anglais, que son histoire et ses expériences prédisposent à une certaine paresse d'esprit et à l'horreur des changements, a été plus qu'un autre surpris, dérangé par l'évolution du monde moderne, et il lui a le plus résisté. Ce grand voyageur par définition aurait dû tout de suite comprendre et agir. Comment expliquer qu'il soit demeuré accroché au passé, contre l'évidence ? Cette solidité dans le paradoxe d'où venait-elle sinon d'une formation intellectuelle et sentimentale confinée entre les murs des siècles et l'incuriosité de ce qui n'était pas soi ? Elle a sa beauté, la tradition de ce conservatisme spécial acceptant sa tâche comme une orgueilleuse et rude mission. Dignité des vieux usages, enseignement des vieux arbres, beauté chenue des préjugés nationaux ! Comment refuser le respect à ce qui fut assez fort pour se maintenir des siècles durant ? Mais voici qu'une révolution s'annonce, commence même, révolution de l'esprit et du sentiment. Les formules classiques qui couvraient des réalités qu'on croyait intangibles n'ont plus guère de consistance et sont elles-mêmes près de disparaître comme les derniers vieux arbres magnifiques qui ornent encore les jolis paysages anglais. L'horizon se dégage.

Règne de l'arbre conservateur, passage victorieux de la prairie libérale, triomphe du gazon travailliste, l'âme britannique s'est baignée tour à tour dans les divers climats sans rien perdre de son immuabilité, car le miracle anglais ne sera jamais un miracle de transformation, mais d'adaptation. Existe-t-il un peuple libre où la politique ait moins divisé les hommes venus des bords les plus opposés ? Travaillistes, libéraux, conservateurs, on a toujours eu le sentiment, quand on les écoutait prêcher chacun pour sa paroisse, qu'au fond ils appartenaient à une seule famille et que leurs petites chapelles aux cultes bien différents s'inspiraient d'une même croyance. Au-dessus des clochers conservateur, libéral, travailliste, il y avait la grande voix sonore de la cathédrale. A une certaine hauteur, les notes discordantes disparaissent.

La fin de son isolement est pour l'Anglais le point de départ de l'action qui s'impose à lui. Sa sensibilité n'a pas changé, mais sa pensée se renouvelle : il voit autrement les choses. S'il ne conçoit pas que son destin doive se modifier, il a compris cependant que ce destin est lié à celui du monde et il accepte, avec un enthousiasme aussi remarquable qu'inattendu, de renoncer au dogme périmé de l'insularité et aussi à l'isolement psychologique. Se représente-t-on que cela signifie pour l'Anglais installé dans des habitudes individuelles et collectives qu'il ne croyait pas pouvoir modifier ? Aucun effort n'est désormais comparable au sien. L'Allemand est toujours égal à lui-même, rude et matérialiste et il étend toujours plus loin son sillon, mais l'Anglais est placé en face d'un terrible dilemme : ou périr et renoncer définitivement à tout ce par quoi il a été ce qu'il fut, à tout ce qui contribua à faire sa force et à administrer sans grandeur, ou consentir le sacrifice de ce qu'il crut être ses vérités, comme de ce qu'on croit être ses erreurs.

Vérités et erreurs, les limites en sont indécises et on peut dire qu'il y eut dans ses vérités beaucoup d'erreurs et dans ses erreurs pas mal de vérités. Dans la vie de la pensée et de la sensibilité britanniques, qui pendant des siècles s'est déroulée sans à-coup pour ainsi dire, il y avait, malgré l'accoutumance historique, un élément troublant. Si l'Anglais lui-même condamne maintenant sa vanité insulaire, la barrière qu'il opposait au vent de l'esprit étranger, sa certitude de n'avoir besoin que de soi, la volonté de s'interdire tout commerce familier avec l'extérieur et de continuer à s'isoler au cœur même de l'Empire, il est juste de reconnaître qu'il bénéficie longtemps de ses erreurs, mais qu'il en fit bénéficier aussi bien d'autres. Il ne faut pas considérer l'histoire en myope. Accuserons-nous les Anglais d'être un peuple colonisateur, d'avoir mis pied presque partout et d'avoir fait flotter le drapeau de l'Union Jack sur tous les continents ? La politique de colonisation n'a pas, en somme, desservi les peuples colonisés, protégés ou occupés. L'honneur de l'esprit britannique fut d'avoir conçu la colonisation comme le mode le plus franc de sécurité égoïste, certes, mais aussi comme un mode évident de civilisation. Les hommes ont pu commettre des fautes, le dessein britannique était juste et sage. L'Anglais s'accommode mal de s'imposer par la force et la cruauté ; ce qu'il veut, c'est à la longue que sa domination se détende et qu'au lien de dépendance politique se substitue un lien plus lâche en apparence, lien d'amitié si l'on veut, mais encore plus de confiance. L'histoire de la colonisation britannique est émouvante par l'exemple des Dominions plus unis à la métropole depuis qu'ils ont repris leur liberté d'action et par non moins probant de tant de peuples d'Orient récupérant leur indépendance sans avoir perdu leur caractère national, ayant vu, au contraire, leur sort matériel grandement amélioré, leur sens politique affiné et leur horizon élargi. On comprend mieux, à la lumière des événements, la phrase que M. Lloyd George prononça, il y a vingt-cinq ans, à la tribune des Communes : « Partout où un soldat britannique pose les pieds, avec lui entre la civilisation ».

L'Anglais a été critiqué, envié, parfois détesté. Après la leçon actuelle, on comprend le fond si humain de sa politique et ce que son égoïsme plus apparent que réel enferme de social et de subtile prévoyance. Il y a dans le caractère anglais si net et dans l'âme anglaise si droite, un fond de candeur, je veux dire d'innocence, et de désintéressement, et de respect d'autrui, et de culte de toutes les libertés, et il y a encore, en dessous, comme dormante, une rare puissance d'exaltation qui éclate aujourd'hui achevant de donner à l'Angleterre son vrai visage. Trop de sécurité conduit à la facilité et c'est à cette facilité-là que l'Anglais, avec courage, renonce. Premier renoncement qui en annonce d'autres et, pour demain, quand la victoire consacrera la cause des démocraties, un ordre politique de civilisation accentuée et épurée.

Le seul peuple qui ait compris, et à peu près réalisé les modalités de la démocratie, est le peuple anglais qui a eu presque toujours les chefs qu'il lui fallait. La démocratie est à l'opposé de la démagogie et de celle-ci, qui n'est que du vent et provoque les pires orages, il s'est gardé comme d'un risque mortel. Le monde, et la nature elle-même, ont besoin d'une hiérarchie. Sans hiérarchie, c'est-à-dire sans une discipline organisée, aucune société ne peut vivre, car elle a tôt fait de sombrer dans le désordre et d'ouvrir la voie à la révolution. La démocratie anglaise n'est solide que parce que les conservateurs, dans ce vaste Empire, ne sont pas coupables de défaillance. « Le conservateur est un homme sans préjugés, dit avec lucidité M. Jacques Chardonne, et sans ivresse aussi, qui ne se laisse pas engloutir par le futur, mais que portent en avant son acquis et une constante élaboration des forces vives du passé dont il n'est pas séparable. Une démocratie est perdue quand ses conservateurs sont défaillants. » En effet, la carence des conservateurs dans les pays totalitaires a bouleversé le statut moral du monde. Rupture brutale avec le passé, rupture non inspirée par un véritable amour des hommes ou le souci d'améliorer le sort de l'individu, mais seulement par la haine de la supériorité et l'envie. Il est plus facile aux totalitaires de concevoir un malheur uniforme, que d'accepter une aristocratie de l'esprit.

L'Anglais ne se fait pas beaucoup d'illusion sur l'évolution de l'univers. A son sens elle doit — en quoi il a raison — être constamment dirigée. Il veut de toutes ses forces s'employer à ce nouveau devoir immense. Comment se pas s'incliner devant le peuple britannique si froid d'habitude, méthodique, silencieux et grave, ennemi de l'éloquence, épris de modération, lorsqu'aujourd'hui, en termes vifs, en phrases violentes, l'excès d'une généreuse colère lui inspire les grands anathèmes et les serments absolus ?

S'il est moins pittoresque, l'actuel visage de l'Angleterre apporte une expression de vérité et de noblesse qui dissipe bien des erreurs et met fin à de dramatiques malentendus. Les hommes de la nouvelle Angleterre, vieux ou jeunes, ont la farouche résolution de vaincre le mal. On admire certes leur courage à mourir pour que la nation et l'idée vivent, mais surtout le courage plus beau et plus grave de se démentir, de reconnaître les fautes et d'humilier l'orgueil au bénéfice des plus hautes vertus. Ce visage de l'Angleterre, où la rudesse et la tendresse s'inscrivent en lignes tout ensemble fortes et touchantes, prend, en ces moments les plus obscurs de l'histoire humaine, le visage même du destin, le visage même de la civilisation.

GEORGES DUMANI

La gloire et les honneurs du passé, l'amertume et les soucis du présent ne suffisent pas à Mussolini pour remplir son existence. Le Duce est particulièrement sensible au charme féminin. Parmi les histoires d'amour dont il a été le héros, celle de Magda Fontanges dont le journal a été publié par le magazine français « Confessions » est la plus connue. Mais un livre récemment édité à Londres sous la signature de C. M. Franzero, correspondant dans la capitale anglaise du « Giornale d'Italia », intitulé « Inside Italy », nous apprend qu'à la veille de l'entrée en guerre de l'Italie, une nouvelle aventure amoureuse du Duce défrayait la chronique de la société romaine.

Magda Fontanges

Le 20 avril 1936, une voiture fermée franchit le porche du Palais de Venise. Le Duce a accordé une entrevue à Madame Magda Fontanges, envoyée du journal parisien « La Liberté ». Quelles sont les pensées qui hantent la belle journaliste sur le point de rencontrer Mussolini? Son cœur bat très fort. Mais dominant toute émotion, elle se cantonne dans la ferme volonté de faire impression sur le dictateur. La voiture stoppe dans la cour. Une nuée de policiers se précipitent aux portières et demandent à Mme Fontanges sa lettre d'audience. Oui, elle peut monter.

LES AMOURS DU DUCE



Magda Fontanges... Envoyée spéciale à Rome du journal parisien « La Liberté », elle fut rapidement remarquée par Mussolini dont elle devint la favorite.

Une rangée d'huissiers en livrée bleue lèvent le bras dans un rigide salut. On l'introduit dans une salle d'attente. Quelques minutes après, on vient la chercher. Elle entre dans la fameuse salle de la Mappemonde. Mussolini est assis à son bureau, au fond de l'interminable pièce. Absorbé par son travail, il ne lève pas la tête. C'est seulement lorsque la jeune femme est arrivée tout près, qu'elle sent un regard pénétrant brusquement braqué sur son visage. Elle déclenche un salut fasciste auquel répond automatiquement le Duce.

La guerre d'Abyssinie bat son plein. A Genève, ce sont des séances orageuses. Les sanctions appliquées depuis le 18 novembre 1935 ont provoqué la rage exubérante des chemises noires.

Mais les graves problèmes de l'heure n'empêchent pas Mme Fontanges de produire sur Mussolini l'impression escomptée. L'entretien s'est déroulé sur un plan journalistique. Ce n'est qu'au moment de congédier son interlocutrice, que le Duce risque une allusion significative quant à la tournure que pourraient prendre leurs relations à l'avenir.

Le 25 avril, l'occasion se présente. C'est le jour de l'inauguration des marais Pontins dont la bonification est achevée. Mussolini préside en personne la cérémonie, entouré de tous les officiels du régime. Dans la foule élégante des spectateurs, Mme Fontanges est au premier rang, vite remarquée par le Duce. Au cours d'un banquet, il lui fait l'honneur de la convier à s'asseoir à sa droite. Au moment de repartir pour Rome, il prend congé de la belle Française en lui soufflant, prometteur : « Si vous restez à Rome, je vous reverrai. »

Dès le lendemain, le ministre de la Presse, Dino Alfieri, téléphone à Mme Fontanges : « Dépêchez-vous, le Duce vous accorde audience à midi et demi. »

De nouveau, la voiture fermée pénètre dans la cour du Palais de Venise, mais cette fois la jeune femme est directement conduite chez Mussolini. L'entrevue est courte, mais orageuse. Le Duce veut d'abord s'assurer qu'il ne sera pas repoussé. Magda, pleine de dévouement, proteste. Il la congédie, mais en la priant de revenir le lendemain « pour bavarder ». Aujourd'hui, il est surchargé de travail.

C'est au cours de la rencontre suivante que l'étiquette protocolaire est abandonnée. Le dictateur de l'Italie n'est plus qu'un amant ordinaire.

Désormais, le sort en est jeté. Mme Fontanges, qui devait repartir pour la France, restera à Rome. Le Duce ne pourra pas la voir souvent. Mais il promet qu'il fera son possible pour que leurs rencontres soient fréquentes.

Mme Fontanges s'installe dans son hôtel et se prépare à vivre son rôle de favorite du dictateur. Pendant d'interminables jours, elle restera dans l'ombre, attendant patiemment qu'une voix inconnue lui dise au téléphone : « Madame, on vous parle du ministère de l'Intérieur. Veuillez vous tenir prête pour neuf heures. On passera vous chercher. »

Le roman de Mussolini et de Mme Fontanges devait avoir son épilogue sur les quais d'une gare parisienne. En 1937, la favorite du Duce accueillait à coups de revolver le comte de Chambrun, ambassadeur français à Rome, qui rentrait à Paris...

Claretta Petacci

Dans les environs de la Ville Eternelle, tout au fond de la Via Appia, se trouve le quartier de Camiluccia. Il est composé de coquettes villas qui s'étagent sur les flancs du Monte Mario. La dernière passion du Duce habite l'une d'elles. C'est une élégante construction élevée sous la surveillance du ministère du Travail et payée par la Trésorerie. Une piscine privée a été installée dans le jardin, et un téléphone privé la relie directement au cabinet de travail de Mussolini au Palais de Venise.

On ne sait pas à quelle date au juste le dictateur rencontra Claretta. On raconte que par une chaude matinée estivale, deux jolies jeunes filles en costume de bain s'étaient aventurées dans la forêt de pins de Castel Fusano, aux abords de la ville d'Ostia nouvellement reconstruite.

Soudain, une voiture rouge, modèle sport, parut sur la route, venant de Rome. Les jeunes filles firent des signes au chauffeur qui ralentit et stoppa. Elles furent sidérées de reconnaître au volant de la nerveuse « Alfa Romeo » le maître de l'Italie en personne. Or il paraît que le Duce, qui d'un regard fait glacer dans leurs veines le sang de ses subalternes, est d'une timidité surprenante devant les femmes. Peut-être sait-il que l'embarras et la gaucherie constituent la principale attraction qu'un despote de son envergure puisse exercer sur l'âme féminine ? Quoi qu'il en soit, il découvrit sans tarder que les jeunes filles possédaient fraîcheur et charme. Il les invita à nager en sa compagnie et les conduisit sur sa plage privée.

Plongé jusqu'au cou dans l'eau qui cache son embonpoint, doué d'un esprit facile et excellent nageur, il a vite fait de rompre la glace. Avant de se quitter, on prend rendez-vous.

C'est ainsi que Benito Mussolini est tombé amoureux de Claretta Petacci, jeune fille quelconque, fille d'un modeste médecin attaché au Vatican. Elle avait été mariée à un aviateur qui avait accompagné Balbo dans sa croisière au-dessus de l'Atlantique. Mais ce mariage ne fut pas heureux, et Claretta vivait depuis quelque temps avec ses parents. Cette situation était on ne peut plus convenable pour Mussolini. Elle lui a évité d'avoir à jouer le rôle peu agréable du séducteur d'une jeune fille de bonne famille. Bientôt, Claretta devint sa maîtresse, au grand dégoût de sa femme et de sa fille.

On raconte qu'une fois le Duce se fit accompagner par sa favorite dans une station du mont Termillio où il possède un chalet privé. Mais le jour suivant, Donna Rachele et la comtesse Ciano sont venues faire une scène à leur mari et père. Claretta fut inexorablement confinée dans un appartement du meilleur hôtel de l'endroit. En fait de sports d'hiver, elle dut se contenter de regarder mélancoliquement à travers les fenêtres les blanches étendues de neige.

Mais rien n'est aussi fort que l'amour d'un homme de 58 ans pour une femme de 24. Mussolini s'attacha très vite à Claretta, et l'installa dans la villa de Monte Mario, où elle mène une vie calme et retirée, tâchant de tenir honorablement le rôle de la femme de César. Ce n'est pas une grande beauté. Seule sa fraîcheur, et surtout sa simplicité d'esprit retiennent son amant. On dit que Mussolini est tellement amoureux de Claretta que, si elle manque de lui téléphoner à l'heure convenue, il devient terriblement nerveux, fume d'impatience et néglige les affaires d'Etat.

Cette histoire comporte un côté comique : le père de Claretta a senti grandir en lui l'ambition soudaine de devenir un écrivain scientifique célèbre. A cet effet, le quotidien « Il Messaggero » fut « prié » de donner l'hospitalité en bonne place aux études du Dr Petacci, et de lui verser des émoluments convenables. Dans le monde médical, ce fut un éclat de rire énorme, soulevé par les conseils idiots prodigués pompeusement par le pauvre homme. Sans se démonter, le Dr Petacci changea de genre et se livra à des exposés académiques : le corps médical ne mit pas longtemps à s'apercevoir qu'il ne faisait que piller sans vergogne et plagier les travaux déjà parus sous la plume d'autres savants. C'est devenu désormais une plaisanterie classique que de faire circuler les exemplaires des journaux dans lesquels le Dr Petacci a exercé sa verve : dans la marge sont annotées les sources qui ont servi à l'ineffable praticien pour étaler son savoir.

Le Vatican a refroidi à plus d'une reprise l'ardeur du brave homme. Cela n'empêche que le Dr Petacci demande actuellement un fauteuil à l'Académie et qu'il s'est découvert également l'aptitude à occuper un siège au Sénat.

Après tout, Caligula a bien nommé son cheval sénateur...

Mussolini au volant de son « Alfa Romeo » de sport. C'est alors qu'il conduisait cette dernière qu'il rencontra son actuelle grande passion : Claretta Petacci, fille d'un obscur médecin attaché au Vatican.

ON A CAMBRIOLE LE MUSEE

Le conservateur du Musée, M. Engelbach, est descendu aux sous-sols par accident. Il venait de recevoir le don de Sa Majesté le Roi au Musée : un scarabée en faïence portant une inscription curieuse rappelant le mariage d'Aménophis III avec la princesse Kirguipa, qui apportait en dot les trois cents jeunes filles de son harem. Pièce de collection splendide, il voulait la comparer à d'autres trésors du Musée, des scarabées de Tout-Ankh-Amon d'une facture contemporaine. Il descendit au sous-sol et constata l'effraction.

En d'autres circonstances, le vol aurait été ignoré. Au moment de la déclaration de guerre de l'Italie, l'on décida de mettre les objets du Musée à couvert. Les gros monuments ne furent pas transportés de suite, mais l'on fit descendre les objets rares et précieux dans les caves. L'on construisit de grandes cages en fer, dans lesquelles les vitrines furent placées, conservant l'ordre même de disposition dans les salles. Une simple inspection permettait de vérifier d'un coup d'œil, en se référant au catalogue, que tous les objets étaient en ordre. Mais des difficultés surgirent lors de l'entrée de diverses caisses qui obstruèrent le passage entre les cages et empêchèrent les visites régulières. Durant de longs jours, les souterrains étaient plongés dans un silence de mort. Il fallut le don du roi pour permettre à M. Engelbach, qui avait présidé lui-même à tous les travaux de déplacement, de constater le vol.

La disposition des lieux

Il fut accompli d'une manière très facile à reconstituer. Le sol des caves est recouvert d'une couche de sable de cinq centimètres de profondeur, et des empreintes de pas figuraient nettement sur le fond de la cage. Des caisses avaient été déplacées pour libérer les passages et elles avaient été poussées à nouveau dans leurs positions premières. Il a même été possible de déterminer par quelles entrées le voleur a pu s'introduire. Le Musée est un grand quadrilatère dont une face borde la route et s'ouvre sur la rue par une grande porte, qui permet l'entrée des gros monuments. L'autre côté est parallèle au Nil et fait face aux casernes anglaises. Là se trouve une porte qui conduit aux caveaux. Mais le voleur n'a pu s'en servir, car un planton garde l'entrée, et ce côté se trouve sous la surveillance constante des postes militaires de la caserne.

Une entrée intérieure est commandée par le bureau du conservateur, proche de l'entrée des visiteurs. C'est celle qui a dû servir aux voleurs, car si la serrure de la porte est intacte, le coffre-fort du conservateur où l'on cache les clés a été forcé. Le voleur a dû s'introduire au début de l'après-midi et travailler dans la nuit, en toute liberté. Les bruits ne parviennent pas à l'extérieur et toutes les issues étaient verrouillées.

Une grande valeur artistique

On a scié les barreaux de la cage et violé deux vitrines, soustrayant les objets qui avaient le plus de valeur commerciale.

Ce sont deux colliers en or massif, le premier pesant 15 livres d'or (7 kilos et demi), en grandes plaques d'or pur d'une épaisseur de trois à quatre millimètres et d'un diamètre de six centimètres, qui s'amincissent vers le cou.

Le second est constitué de boules creuses de dix centimètres de diamètre, en or massif, qui diminuent de grosseur vers le cou ; il pèse 20 livres (10 kilos).

Dans la vitrine voisine, des bracelets, uniques au Musée, en or incrusté de pierreries, d'une beauté merveilleuse, portant des cartouches et des périscélides, bracelets pour chevilles, des bagues en or et des gaines en feuilles d'or, protégeant les doigts et les orteils, furent enlevés.

Les colliers appartenaient au sarcophage du roi Psousennès, découvert à Tanis, San-el-Hagar, dans le langage du peuple, qui se trouve à 180 kilomètres du Caire, sur la route de Zagazig. Montet, l'archéologue français, pratiquait des fouilles depuis dix ans dans le « Kôm » de Tanis. Un « Kôm » est un monticule couvrant une ville morte, et les archéologues procèdent à leurs recherches après une étude topographique des lieux. Le « Kôm » de Tanis avait désespéré Montet, quand, au bout de longues années sans fruit, il avait atteint le temple de la ville. Et suivant la méthode inventée par l'abbé Drioton, il avait soulevé le « radier » du temple et avait découvert une crypte funéraire, dans les niches de laquelle de nombreux cercueils de rois étaient logés, en état de conservation parfaite. Les eaux du Delta n'avaient rien touché. Les peintures étaient aussi fraîches qu'au premier jour, le sarcophage de bois précieux, le cercueil en argent massif et la boîte contenant la momie d'une vie saisissante étaient intacts. Les bijoux qui encombraient le cercueil étaient d'une beauté caractéristique et nous donnaient de nouveaux éléments sur cet art égyptien, si vivant et si pur.

Un petit point d'histoire

Les fouilles de M. Montet furent suivies par le monde avec un intérêt passionné, car Tanis était la seconde capitale égyptienne, à la troisième époque de l'histoire égyptienne. Le roi Ramsès II, qui avait conquis la Palestine et une partie de la Syrie, avait, pour des raisons stratégiques, adjoint Tanis à Thèbes comme capitale. Ce fut le moment de la grande splendeur égyptienne. Mais bientôt, après le règne de Ramsès II, le roi d'Egypte voit son prestige diminuer, les princes égyptiens qui avaient appelé des généraux mercenaires libyens pour les protéger sont renversés par eux, et les généraux libyens se proclament rois. Ce sont les rois Chechonk, aux prénoms divers, dont les premières traces furent décelées dans les cryptes du temple de Tanis. MM. Montet et Brunton furent très intrigués par les premiers sarcophages, car l'on voulait retrouver celui du roi Chechonk dont parle la Bible. Ce roi, célèbre par l'Histoire sainte, avait donné sa fille en mariage au roi Salomon, ce qui ne l'empêcha pas de piller Jérusalem quelques années plus tard. Les recherches furent infructueuses, et ce roi Chechonk n'est pas découvert : mais la crypte de Psousennès, successeur des Chechonk, était riche en ornements merveilleux.

Par le vol de ces ornements, l'histoire égyptienne ne perd pas de document essentiel, car, en dépit de leur valeur artistique incalculable, ils n'avaient pas contribué à éclaircir la période de la dynastie libyenne.

Il faut espérer cependant que l'enquête qui est sérieusement menée permettra de retrouver intactes les reliques volées.

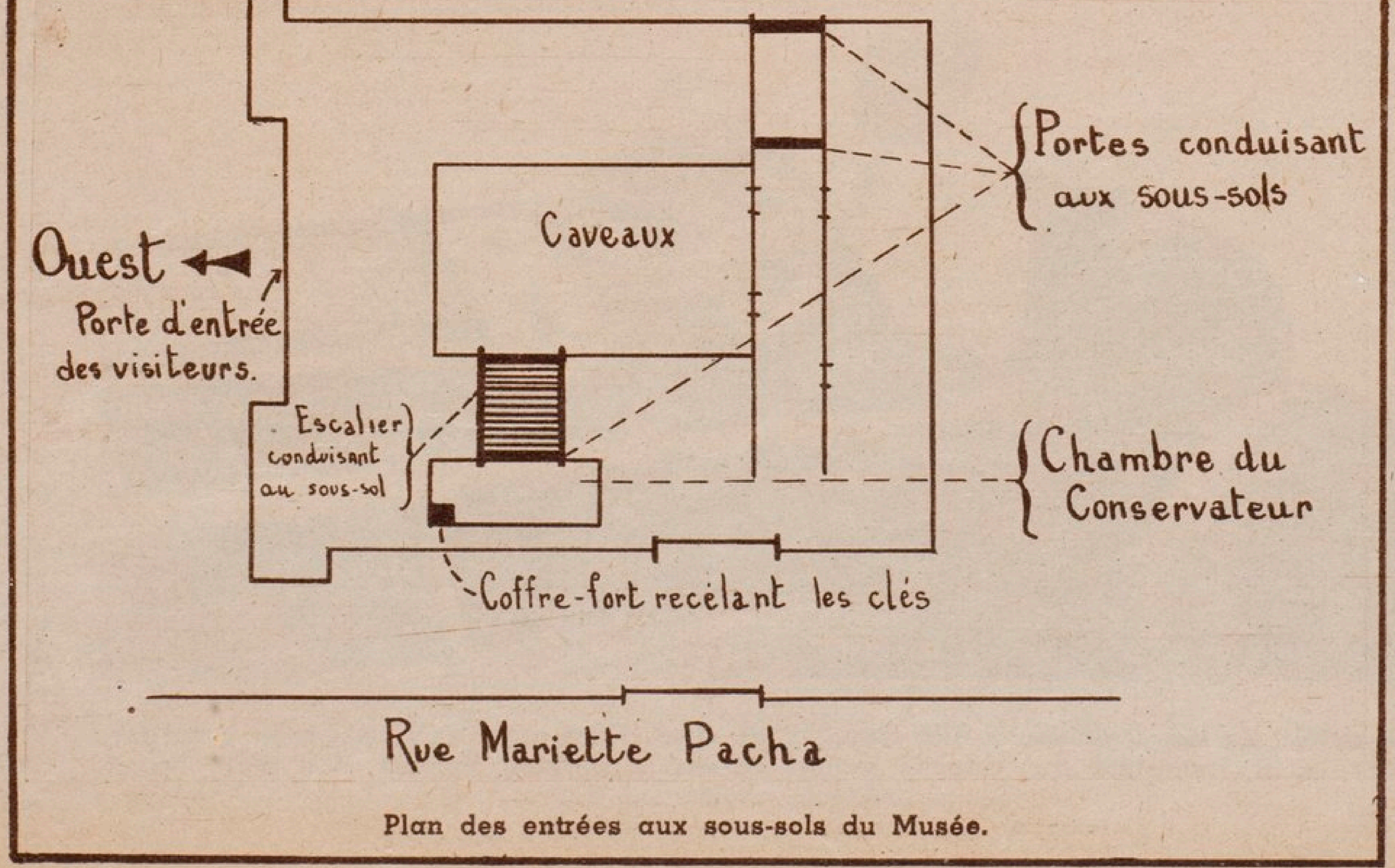
Les scribes du portefaix

Ce vol n'est pas le premier commis au Musée du Caire. Les conservateurs rappellent souvent l'histoire curieuse de Maspero survenue jadis. A Karnak, M. Legrain avait découvert dans un temple — les lieux saints sont toujours des mines précieuses pour les archéologues — une cachette, une fissure dans un rocher, appelée « favissa », où les prêtres cachaient les statues trop vieilles données en offrande, car les dons encombraient les temples et les donateurs se plaignaient qu'ils étaient mal placés. Les prêtres faisaient de temps à autre une rafle parmi les statues anciennes et les reléguaient dans cette cachette. On avait trouvé ainsi plus d'une centaine de très belles pièces, parmi lesquelles figuraient de nombreux scribes accroupis. Maspero les recevait au Caire, mais il s'aperçut vite qu'il y avait beaucoup de manquants. On constata aussi chez les antiquaires de la ville une affluence inaccoutumée de scribes accroupis.

Il y avait au Musée un vieux portefaix, très solide, en qui les conservateurs avaient placé toute leur confiance, et que l'on n'obligeait pas à mettre l'uniforme des portefaix, par respect pour ses loyaux services. Il avait gardé sa flottante galabieh bleue, et sa silhouette était familière aux conservateurs qui le voyaient errer dans les couloirs. Mais il arriva un jour chancelant, soutenu par deux gaillards qui le soutenaient en tremblant, comme s'il s'appuyait sur eux de tout son poids, n'ayant plus de force pour marcher. Ses amis encadraient sa large galabieh, et il avait l'air d'avoir démesurément enflé à la suite de ses maladies. Il était vieux et malade, disait-il, et ne pouvait plus rester au Musée ; il demandait au conservateur la permission d'aller se reposer, car il grelottait de fièvre. Le conservateur, attendri, l'invite à s'asseoir. A sa stupéfaction, le gardien change de couleur et dit en bredouillant qu'il désire sortir, car sa santé ne lui permet pas de rester assis. Le conservateur, voyant son inquiétude, se doute du méfait et insiste. Le vieux « chaïal » se débat en futiles protestations. On le fait fouiller et l'on s'aperçoit qu'il portait sur les épaules une canne de porteur d'eau, de chaque côté de laquelle pendait une statue de scribe, et ses acolytes, loin de le soutenir, essayaient d'alléger le poids des lourdes statues...

Puisse le vol récent être décelé avec autant de perspicacité !

FLASH



Plan des entrées aux sous-sols du Musée.

DEPUIS LA CONFERENCE DE MONTREUX

LA TURQUIE gardienne des Détroits

Les dépêches récentes annoncent que huit navires italiens, prétendûment « vendus » à la Bulgarie, devaient franchir les Détroits des Dardanelles, pour entrer en mer Noire. La tactique de l'Axe consistait à respecter en principe la souveraineté turque, pour la jouer sur le terrain des conventions internationales qui l'ont définie. Les Turcs ont vu clair dans leur jeu. Ils ne consentent à aucun prix à réduire les droits de leur souveraineté, qu'ils avaient si vaillamment affirmée à la Conférence de Montreux.

La Conférence de Lausanne

La Conférence de Lausanne de 1923 avait groupé les Etats riverains de la mer Noire et les Etats garants de l'application du traité: la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et le Japon. Elle visait à maintenir la démilitarisation et le libre passage des Détroits. Commandant l'entrée en mer Noire de toute flotte étrangère, les Dardanelles permettent de contrôler les nations qui désirent s'assurer la suprématie navale en Europe centrale. Après la guerre de 1914, les puissances victorieuses désiraient instaurer un régime de liberté, sous la surveillance d'une commission internationale.

La Conférence de Montreux

Mais les événements de 1935 modifièrent l'état d'esprit des nations. La politique de désarmement devint désuète devant les prétentions des dictateurs. La Turquie, pays jeune et vigoureux, se crut en droit, tout en observant les formes de la courtoisie internationale, de réclamer une modification du régime de contrôle international des Détroits.

Le 22 juin 1936, Monsieur Rustu Aras, ministre des Affaires Etrangères de Turquie, annonce, par l'intermédiaire de la S.D.N., que les puissances signataires du traité de Lausanne de 1923 se réuniront pour étudier les clauses de la Convention qui méritent d'être revisées.

L'accord survient le 21 juillet 1936. En supposant la neutralité turque, il assure la liberté de circulation à tous les navires de commerce, sans distinction de pavillon. Les pays même belligérants peuvent pratiquer leur commerce maritime à travers les Détroits.

Les navires de commerce des pays non belligérants sont soumis à certaines restrictions pour éviter l'engorgement des Détroits. Le tonnage des bateaux qui stationnent est limité à 30.000 tonnes, et celui individuel de chaque passage est de 15.000 tonnes. Les Etats riverains sont astreints au même régime, sauf la Russie qui n'a pas d'ouverture sur d'autres mers en hiver, malgré son immense territoire, et qui jouit d'une exception favorable.

La souveraineté turque, qui manifeste ailleurs ses droits, doit être respectée par un préavis de huit jours et une limitation de séjour d'un mois des navires.

Quant aux navires de guerre, il faut opérer une distinction : les navires de guerre non belligérants ont le droit de passage, à l'exception des sous-marins et des porte-avions. Mais ils n'ont pas le droit de passage, s'ils appartiennent à des Etats non riverains (qui ne bordent pas la mer Noire) sauf en cas de réparation ou d'achat de ces bâtiments à l'étranger.

Les navires de guerre des pays belligérants n'ont pas l'accès aux Détroits. Ainsi, en temps de guerre, disait-on, serait évitée l'aventure des navires de guerre allemands de la dernière guerre, le « Goeben » et le « Breslau », qui parvinrent à se réfugier dans les Détroits. C'est cette disposition qui gêne les Allemands aujourd'hui. Le contrôle, élément principal de l'accord, est laissé aux Turcs.

Le contrôle du passage des navires

La Turquie est libre de remilitariser la zone des Détroits. Les réalités de la vie internationale imposent à chacun de se défendre, et la Turquie remilitarise, parce que les attributions de la commission des Détroits lui sont transférées. Un droit de libre juridiction lui est conféré quant à l'opportunité des passages, sans pour cela la constituer en guerre. Elle décide de la qualité de navire de guerre ou de commerce, par un examen minutieux qu'elle va renforcer.

Les navires de guerre belligérants ne pourront passer, ni suivant les clauses de principe de la Conventian, qui ne prévoient qu'une exception académique, ni suivant des subtilités de maquillage ou de vente. A ce sujet, l'on doit noter que l'attitude pro-nazie de la Bulgarie qui adhère au pacte tripartite doit la classer comme pays belligérant.

TEMPÊTE EN MER NOIRE

Carte des Etats riverains de la mer Noire dont l'entrée se trouve sous le contrôle de la Turquie depuis la Convention de Montreux.

Un document sensationnel

L'échec allemand en NORVEGE

Le 4 mars 1941, une force expéditionnaire composée de fusiliers marins britanniques et de soldats norvégiens effectuait un raid audacieux sur les côtes glaciales des îles Lofoten. Les résultats de l'opération dépassèrent toutes les espérances. Le poste de contrôle du port de Svolvaer fut détruit. Les raffineries exploitées par les Allemands furent incendiées. Des Norvégiens libérés rembarquèrent avec les troupes. Un bon nombre de prisonniers nazis furent capturés, et finalement les Alliés purent mettre la main sur certains documents secrets dont la lecture jette la lumière sur les relations actuelles entre les Norvégiens et l'envahisseur.

Les documents saisis ont prouvé avant tout que la Norvège est plus que jamais indomptée. Les nazis ont abandonné tout espoir de faire évoluer l'opinion publique en leur faveur. Malgré leur machine de propagande, le pays est demeuré fidèle à son roi et à son gouvernement. Voici comment s'exprime une circulaire émanant de l'administration centrale d'Oslo, adressée au commandant du contrôle du port de Svolvaer avec la mention « Secret » : « A l'exception du Nasjonal Samling (parti de Quisling), toutes les autres organisations politiques, tous les autres partis, et particulièrement les représentants de la finance et de l'industrie, sont *pro-anglais*, et par conséquent *anti-allemands*.

Cet aveu flagrant est suivi par les instructions suivantes : « Il faut interdire et réprimer avec rigueur toute organisation qui n'est pas celle de Quisling. Support du Nasjonal Samling : pas de difficultés ; même celles de nature personnelle ne doivent être tolérées. Nous devons garantir une aide totale pour le développement de ce parti. Les persécutions contre les Norvégiens pro-allemands doivent cesser. »

Le commissaire du Reich, Terboven, a par ailleurs annoncé aux Norvégiens que tout espoir d'avoir un gouvernement autonome autre que celui du Nasjonal Samling doit être abandonné. Un conseil d'Etat a été formé, composé de 15 membres, dont 13 appartiennent au parti de Quisling.

Le contrôleur nazi de la presse, qui est un capitaine de l'armée, a reçu les instructions suivantes : « Les organisations pro-allemandes, et particulièrement le Nasjonal Samling, ne doivent faire l'objet d'aucune attaque de presse. »

Ainsi, les Allemands ne négligent aucun effort pour appuyer le parti de Quisling. Mais les Norvégiens résistent de toutes leurs forces à cette nazification obligatoire. La Gestapo leur a interdit de jouer l'hymne national en public. Des mesures spéciales ont été prises pour le cas où cet hymne serait joué par surprise au milieu d'un programme de musique. Il est également défendu d'arborer des insignes ou des emblèmes patriotiques. Les Norvégiens ont répondu en glissant dans leurs boutonnières de simples attaches pour papier. Le policier le plus zélé n'a peut trouver rien à redire, mais les hommes de Norvège y voient un symbole : « Nous sommes tous attachés, unis ».

D'autres démonstrations sont moins anodines et provoquent des répressions sanglantes, dues à l'autorisation dont jouissent les troupes allemandes « d'employer leurs armes et de sévir avec la plus grande sévérité ».

C'est ainsi que les Allemands, étalant toute leur brutalité sous le couvert d'assurer l'ordre pour compte des Quislings, se préparent un avenir difficile et amer. Car viendra le jour où les Norvégiens auront de nouveau des armes entre leurs mains...



Dans le port de Bergen, en Norvège, une épaisse colonne de fumée s'échappe du croiseur allemand de 3.000 tonnes « Kœnigsberg », touché par un coup direct d'un bombardier en piqué britannique. Le croiseur coula peu après, tandis que le bombardier réussit à s'échapper. Cette photo unique nous est parvenue à travers la Suède.

FACSIMILE OF THE ORIGINAL GERMAN DOCUMENTS.

HAFENÜBERWACHUNGSSTELLE SVOLVÆ
Abschrift EINGEG. 18 Oktober 1940
G. NR. 114 ANL. 1

Wehrmachtsbefehlshaber Norwegen
Abt. Ic Nr. 849/40 geh.

Oslo, den 28.9.40

GEHEIM

Betr. : Änderung der politischen Lage in Norwegen.

1.) Die Entwickelung der politischen Lage in Norwegen seit April 1940 hat erwiesen,

a) dass weder der Verwaltungsrat noch andere politische Kräftegruppen in der Lage sind oder gewillt waren, die Regierungsgewalt Norwegens verantwortlich in eigene Hände zu nehmen,

b) dass mit Ausnahme der Parteiorganisation der Nasjonal-Samling (N.S.) alle anderen Organisationen und Parteien, darunter vorwiegend die Vertreter des Grosshandels und der Industriellen, nach wie vor pro-englisch und damit gegen Deutschland eingestellt sind,

c) dass das norwegische Volk und seine bisherigen Führer gegenwärtig noch nicht in der Lage sind, sich mit den politischen Gegebenheiten abzufinden und sich den Erfordernissen der neuen Zeit anzupassen.

Trotz der wiederholt gebotenen Möglichkeit, die innerpolitsche Gestaltung des Landes selbst zu übernehmen, sind die Norweger immer nur zum Schein auf diese Angebote eingegangen, wollten aber im entscheidenden Augenblick die Verantwortung nicht tragen und betrieben damit eine bewusst hinhaltende abwartende Politik, um Zeit zu gewinnen.

2.) In Anbetracht dieser Entwickelung und Verschleppung und der infolge des bevorstehenden Winters sich ergebenden Notwendigkeit, zahlreiche für das Land lebenswichtige Aufgaben sofort zu lösen, hat sich Reichskomm. Terboven entschlossen, die Verhandlungen über eine Regierungsneubildung abzubrechen, den Verwaltungsausschuss aufzulösen, und mit der Führung der einzelnen norwegischen Ministerien norwegische kommissarische Staatsräte zu beauftragen, die entweder der N.S. angehören oder ihr nahestehen. Das bisherige norwegische Verwaltungssystem wird beibehalten.

Fac-similé du document secret allemand saisi par les forces britanniques à Lofoten. Il émane du commandant militaire de la Norvège. Le premier paragraphe reconnaît : a) qu'aucun groupe politique norvégien n'est en mesure ou même désireux d'assumer la responsabilité du gouvernement du pays ; b) que tous les partis, à l'exception d'un seul, ainsi que les représentants du commerce et de l'industrie, sont pro-anglais ; c) que le peuple et ses dirigeants ne sont nullement disposés à s'adapter « aux exigences de l'ère nouvelle ». Ce document constitue la meilleure preuve de la résistance norvégienne à l'emprise nazie, résistance dont les dépêches, chaque jour, nous donnent de nombreux exemples.



Sur la véranda du dépôt principal de la section de couture travaillent les collaboratrices immédiates de Lady Spinks pacha. Voici Mrs Byrne, Mrs Walker, Mrs Johnson, Mrs Hacker et Lady Troysden entourant Lady Spinks.

Celui qui franchirait le seuil de Cathedral Hall, pensant ne trouver, dans ce vaste local, que des rangées de chaises qui attendent un public de conférence, serait bien étonné. Depuis le début de la guerre, une atmosphère toute nouvelle règne dans cette salle immense. Les dames volontaires de la section de couture de la Croix-Rouge y ont installé leur quartier général. Les chaises ont été remplacées par une trentaine de tables autour desquelles s'affairent des coupeuses, des premières, des petites mains, en un mot toute la gamme des ouvrières de la couture. Ce sont des dames et des demoiselles de toutes les nationalités, appartenant à la meilleure société du Caire, qui ont voué leur temps à une œuvre humanitaire et utile: confectionner des pyjamas et des chemises, préparer des pansements et du matériel sanitaire pour ceux qui combattent et pour les blessés de guerre. Ces femmes élégantes ont revêtu l'uniforme de la Croix-Rouge si austère dans sa blancheur : la blouse très simple et le voile traditionnel. Seules quelques volontaires mettent une note plus gaie dans l'ensemble, en portant des blouses bleu ciel. Toutes travaillent sans lever les yeux, entièrement absorbées.

Les machines à coudre lancent vers la voûte leur tac-tac de mitrailleuse. A une table, trois volontaires se sont organisées d'après les principes du travail à la chaîne. Il ne suffit pas de travailler bien, il faut encore aller vite. Deux dames s'occupent exclusivement de donner aux morceaux d'étoffe qu'elles reçoivent les dimensions requises. Elles s'acquittent de leur tâche avec une adresse qui nous étonne : une petite entaille aux ciseaux entame la pièce au point marqué. Ensuite, elles empoignent solidement les bords et elles tirent brusquement. Un crissement déchire l'air : la pièce est coupée droit, il n'y a pas un millimètre d'erreur. Les morceaux ainsi obtenus sont confiés à la troisième dame qui les contrôle, les plie, les compte, avant de les envoyer à la couture. Plus loin s'effectue le travail de coupe. Il ne s'agit plus de déchirer des pièces à la main, les ciseaux doivent être maniés d'une main de maître. L'art de la coupe est toujours demeuré un mystère pour les hommes qui n'exercent pas la profession de tailleur. Aussi, c'est avec un sentiment de craintive admiration que nous suivons une paire de ciseaux que guide une main agile mordant dans l'étoffe sur laquelle aucun dessin ne marque la route à suivre.

Au premier étage de Cathedral Hall se trouve le « magasin » dans lequel sont rangées les matières qui alimentent la section de l'étage au-dessous. Dans une pièce éclairée par de larges baies vitrées, trois volontaires furettent sans interruption dans les étagères qui sont dressées le long des murs. Ces magasinières remplissent

(1)

Dans les magasins de Cathedral Hall, Lady Elizabeth Coke, perchée sur un escabeau, range avec méthode les différents articles que lui tend Mrs Barne.

(2)

Mrs Beatty coupe avec art, sous le regard satisfait de Mrs Hughes, directrice de Cathedral Hall, et de Lady Spinks pacha.



(2)



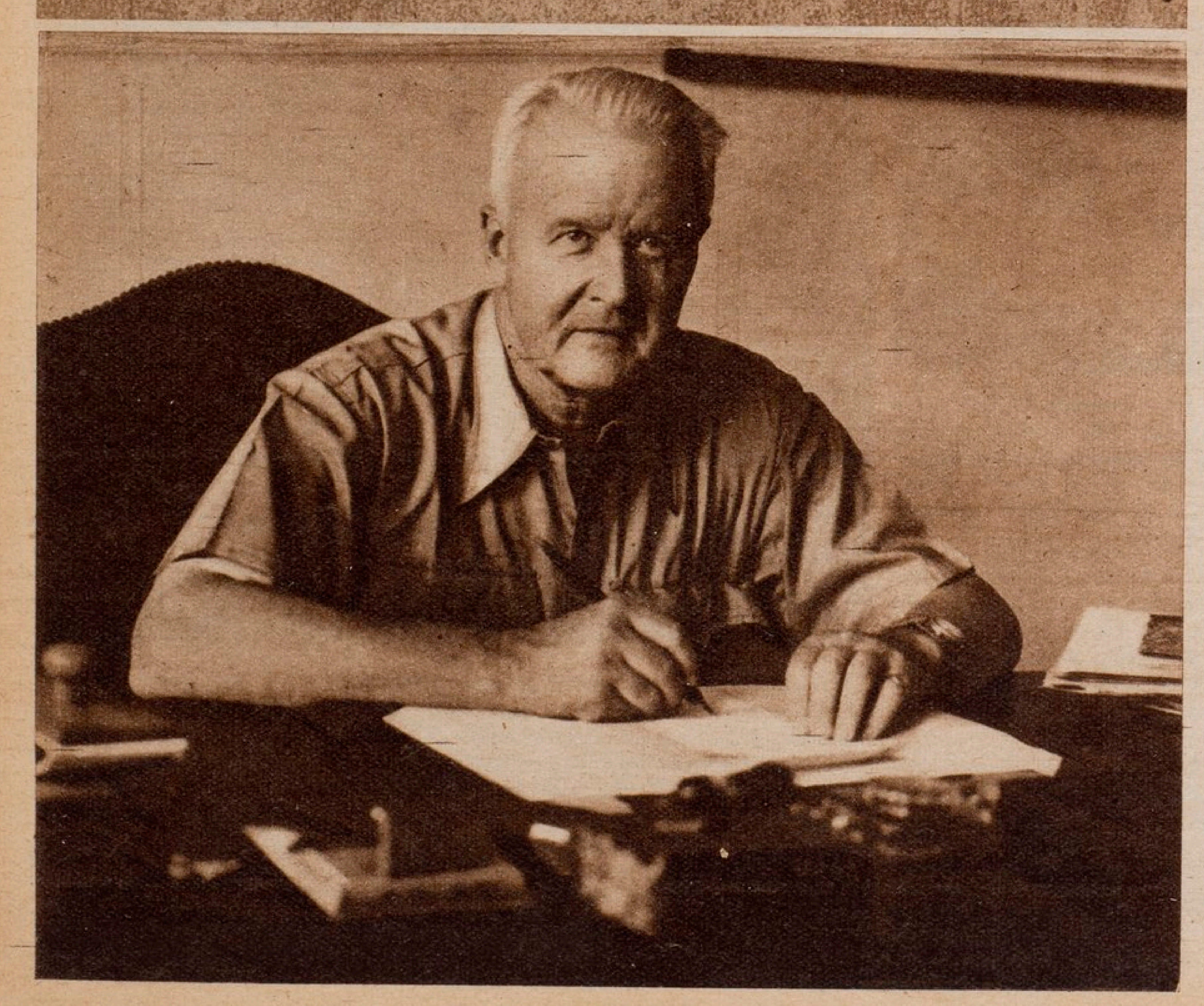
(1)

LES DAMES E TRAVAILLE[NT]

CRO ROU



Sir Duncan Mackenzie K.C.I.E., commissaire pour le Proche-Orient de la Croix-Rouge britannique.





...DE LA SOCIETE ...ET POUR LA ...ROIX ...OUGE



(4)

une charge très délicate. Elles doivent satisfaire aux demandes de l'étage inférieur, et en même temps veiller à ce que le Siège Central de la Croix-Rouge leur achemine régulièrement des quantités suffisantes de matériel. En outre, c'est à ces dames qu'incombe la responsabilité de tenir à jour un inventaire exact des marchandises qui leur sont confiées, et de contrôler si les confections qui sortent de Cathedral Hall correspondent bien aux quantités de matériel qui y sont entrées.

Toute cette activité, toute cette bonne volonté collective sont dirigées et canalisées par une dame qui a fait de cette œuvre sa préoccupation principale : Lady Spinks pacha, qui dirige les 54 centres de la Croix-Rouge installés à travers toute l'Egypte et les six cents dames volontaires qui prêtent leur concours. Chacune de ces volontaires travaille quatre, cinq et même six matinées par semaine.

C'est à la rue Malika Farida, dans un local attenant au Siège Central de la Croix-Rouge, que se trouvent la direction et les dépôts de la section de couture. Le matériel est fourni en bonne partie par des donations du public. Tout le monde a parfaitement compris désormais que donner à la Croix-Rouge n'est pas apporter tout simplement sa contribution à une œuvre philanthropique quelconque. C'est un peu plus que cela : c'est payer une partie de la dette contractée envers ceux qui défendent notre liberté et nos foyers.



Mrs Younger, Barne et Lady Coke vérifient le travail terminé et comptent les pièces livrées par les ateliers. Un contrôle méticuleux est exercé sur toute l'activité de la section de couture.



(3)

(3)

Trois dames qui se sont organisées à part. Mlles Aptekman et Mieli donnent aux pièces d'étoffe les dimensions voulues. Mlle Ismalun plie, range, compte et vérifie.

(4)

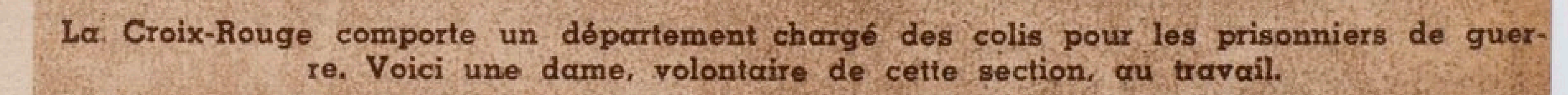
Mrs Fielden dirige la bibliothèque de la Croix-Rouge. Sous sa surveillance, les bouquins sont envoyés aux soldats blessés. Chaque livre retourné doit trouver sa place sur une étagère.

Pour ne pas encombrer le fret, la Croix-Rouge évite autant que possible de faire venir des marchandises d'Angleterre. Elle a plutôt recours à l'Australie et aux Indes. Mais la part la plus importante des fournitures dont elle a besoin lui est assurée par la production locale. Lady Spinks pacha et les dames volontaires interrogées par nous ont été unanimes à vanter l'excellente qualité des cotonnades et des flanelles égyptiennes. Elles sont toutes étonnées de constater que les marchandises locales soutiennent avantageusement la comparaison avec n'importe quel produit importé.

Tous les frais de la section de couture sont supportés par le Siège Central de la Croix-Rouge que dirige le commissaire général pour le Moyen-Orient, Sir Duncan Mackenzie K.C.I.E. Il va sans dire que l'organisation comporte d'autres sections, comme par exemple celle des colis pour les prisonniers de guerre, la bibliothèque, etc.

La caractéristique saillante de cette œuvre est l'absence complète de personnel salarié. Toutes les collaboratrices payent de leurs personnes, travaillent inlassablement avec, comme seule récompense, le sentiment d'avoir accompli un devoir.

EDOUARD POLLAK



La Croix-Rouge comporte un département chargé des colis pour les prisonniers de guerre. Voici une dame, volontaire de cette section, au travail.



L'épopée de Baltim

Baltim est une plage à la mode, me dit-on. Pourquoi aller à Ras-El-Bar, l'encombrée, à Alexandrie pour ne pas dormir, à cause des raids et d'une défense antiaérienne tapageuse ? Baltim n'a pas été découverte par le gros public. D'un accès facile en voiture, elle recèle des charmes qu'aucune plage d'Egypte ne saurait produire. Connais-tu la colline des lis ? A deux cents mètres de Baltim, il est un paysage de collines au sable fin, ombragées de palmiers aux grosses dattes rouges, couvertes de lis virginaux et de vignes sauvages.

Tenté, je réunis quelques amis et, un beau week-end bien chaud, nous partimes pour la précieuse Baltim. La voiture était chargée de victuailles : « Vous ne trouverez pas tout là-bas », m'avait-on dit. Et par précaution nous primes deux thermos, de la nourriture et deux lits de camp, en cas d'impossibilité de logement. Nous sommes secoués sur les routes des villages, durant de longues heures. Benha, Tanta, Mehalla la tisseuse, puis des villages. L'air s'éclaircit peu à peu. Il y a moins de poussière, la route s'étrécit et devient sinueuse. Enfin, après un paysage d'arbres tourmentés et vaporeux, puis de longues étendues nues, nous voyons briller le lac Borollos au soleil de l'après-midi. Une agglomération, Baltim, nous indique le terme de notre randonnée. Un petit villageois alerte s'agrippe au marchepied et nous conduit à travers une route sableuse vers la station d'été.

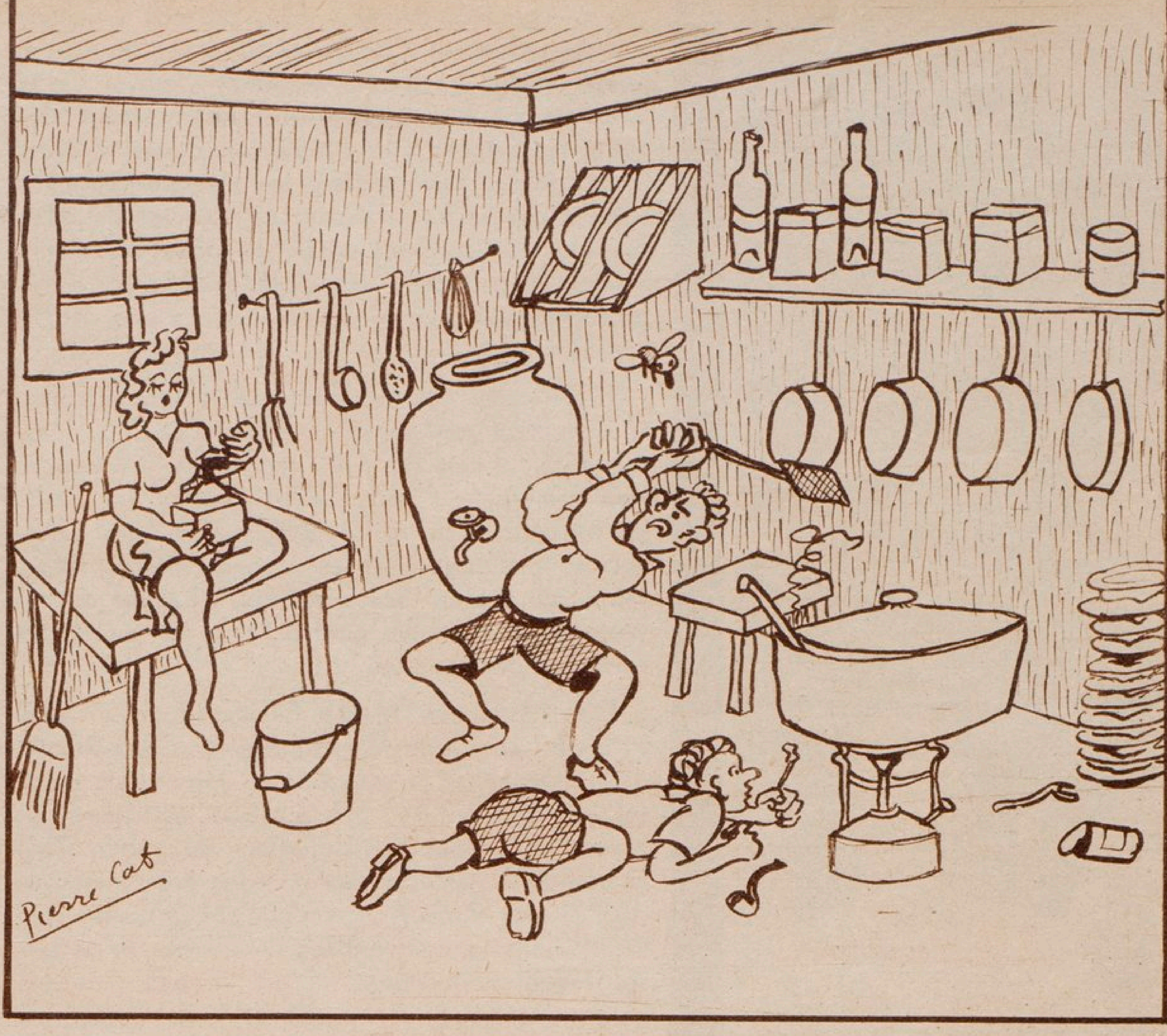
* * *

Au garage, si l'on peut appeler ainsi cette courte tente de paille de roseau qui abrite les voitures des rayons du soleil de midi, le nez de la voiture s'engage à peine. Nous sommes assaillis par les petits âniers qui veulent arracher les objets de la voiture et nous installer sur leurs ânes. Un peu étourdis par les cahots, nous leur résistons mal, mais en quelques instants les paniers, les légumes, et nous-mêmes, en équilibre instable, partons au bas de ravissantes dunes montées de palmiers vers un objectif lointain. Un phare énorme, qui reste éteint à cause du black-out, domine la plage qui étend sa longue ligne derrière les grosses paillotes qui la cachent. Nous nous approchons, on nous présente le cheikh du village qui possède la moitié des paillotes et surveille les moindres gestes des habitants. Après de grands salamalecs observés par la population de jeunes garnements, balayeurs, âniers et autres du village, nous inspectons la hutte dont le désordre nous effraie. Nous demandons un autre logement si la bienveillance du maître des lieux voudra bien y consentir. La seconde semble mieux aménagée. Trois pièces et salon, des dépendances, une cuisine avec un grand zir, ces cruches au fond pointu que l'on installe sur un trépied. Nous demandons des lits. Il n'y a qu'un lit qui, après examen, est composé de trois planches posées contre le mur, et deux tréteaux. Les tables sont en route. Quand elles arrivent, elles ont l'air en effet d'être en perpétuel mouvement, car elles jouent tellement sur leurs pieds inégaux, que les objets posés sur elles y demeurent à peine. Une étagère, c'est-à-dire une planchette attachée à une ficelle pendue au mur, quelques vieux bancs, constituaient tout notre mobilier.

* * *

Très sportifs, nous étions enchantés par les conditions simples de vie qui devaient nous désintoxiquer de nos habitudes paresseuses. Nous nous affairons. La cabine balayée, les valises ouvertes, nous essayons de recueillir nos premières impressions. La mer est brune, brune comme le canal Mahmoudieh sans doute, mais elle doit être fraîche après le gril du soleil de midi. La nuit s'approche et nous faisons demander par un gamin de la plage à notre seigneur-propriétaire une lampe à pétrole. Au bout d'un long moment, nous recevons un engin rouillé, aux vitres opaques, qui doit nous fournir la précieuse lumière. Nous étonnons notre domestique en lui ordonnant de la remplir de pétrole chez le boucher-épicier, près du casino, car nous comptons l'allumer... L'allumer malgré le black-out ? Oui, nous nous enfermerons dans la pièce sans fenêtres de la paillote. La longue nuit commence. Nous installons nos affaires, des discussions passionnées sur le confort moderne nous tiennent éveillés jusqu'à dix heures du soir, malgré de nombreuses réprimandes des veilleurs qui voient filtrer la lumière à travers les paillotes. Enfin, nous nous couchons. Quelle nuit !... La plus longue, la plus mouvementée des nuits de camping. La lune écrairait les collines, sereine, les chiens rôdaient et aboyaient aux alentours. Le vent sifflait autour de la paillote. Mon lit était un nid à courants d'air. J'avais froid, j'étais engourdi sur la planche raide et mal équarrie. Mais je crus que mes maux étaient passagers. Je me récitais à haute voix les vers les plus suaves de mon répertoire. Je réveillais mon ami Johnny pour lui faire part d'une découverte sensationnelle que j'avais faite dans le calme de la nuit. Enfin l'aube parut. Je m'assoupissais doucement, quand, après deux heures de sommeil tourmenté, des mouches insinuantes me chatouillèrent les narines et me causèrent d'insupportables démangeaisons. Plus folles que les puces, elles étaient parvenues à m'émouvoir. Je m'ébroue, je me lève.

Je mets le nez dehors, pour être assailli par les femmes du pays qui voulaient me vendre les œufs et les patates douces de leurs paniers. Mon ami le balayeur surgit, comme de sous terre, en un bon génie, pour me demander si je voulais de la friture de Baltim, des grenades, du beurre, des allumettes et de la glace. De la glace, grand Dieu, quelle belle chose ! Nous n'en avions pas besoin, car nous ne pouvions boire l'eau que portait l'ânier du puits, mais ce raffinement d'une civilisation que nous croyions évanouie nous touchait. Pauvre glace ! Elle a fondu sous la paille dans un coin de la hutte, tandis que la motte de beurre que nous avions posée dessus, glissée à côté, aussi fondait. Nous nous installons sur le sable et le soleil devient vite intenable. Nos rhumes contractés dans la nuit ne nous permettent aucun mouvement sportif. Pas de bain pour aujourd'hui. Nous faisons de la philosophie sur le sable. Nous allons et venons devant les huttes où des familles désœuvrées essaient de se capitonner contre l'ennui de la journée. Puis au casino, où seuls clients, nous sommes cordialement conviés par un sourire édenté du patron.



Casino, pauvre hutte, aux tables couvertes de nappes rouges et blanches ! La véranda n'a pas d'ouverture sur la mer, de peur que le vent balaye tout le mobilier. Seules les portes latérales permettent de surveiller le calme de la plage. Tout à coup, sensation, un visiteur vient-il nous rejoindre ? Non, ce n'est qu'une grande chèvre sauvage et curieuse, qui vient inspecter les nouveaux lieux.

* * *

L'après-midi, nous nous préparons à visiter la colline des lis. De petits âniers nous y convient. Ils ont cerné la paillote et hurlent tous ensemble pour nous emmener à la colline. « Est-elle loin ? » demandé-je à l'un d'eux, saisi soudain de la malencontreuse idée d'aller à pied dans le sable. « Très loin, dit-il, les ânes sont indispensables. » Nous nous laissons tenter, Jacqueline pose le pied sur le genou d'un petit ânier assis par terre en guise d'escabeau et enfourche sa monture. Nous voilà partis.

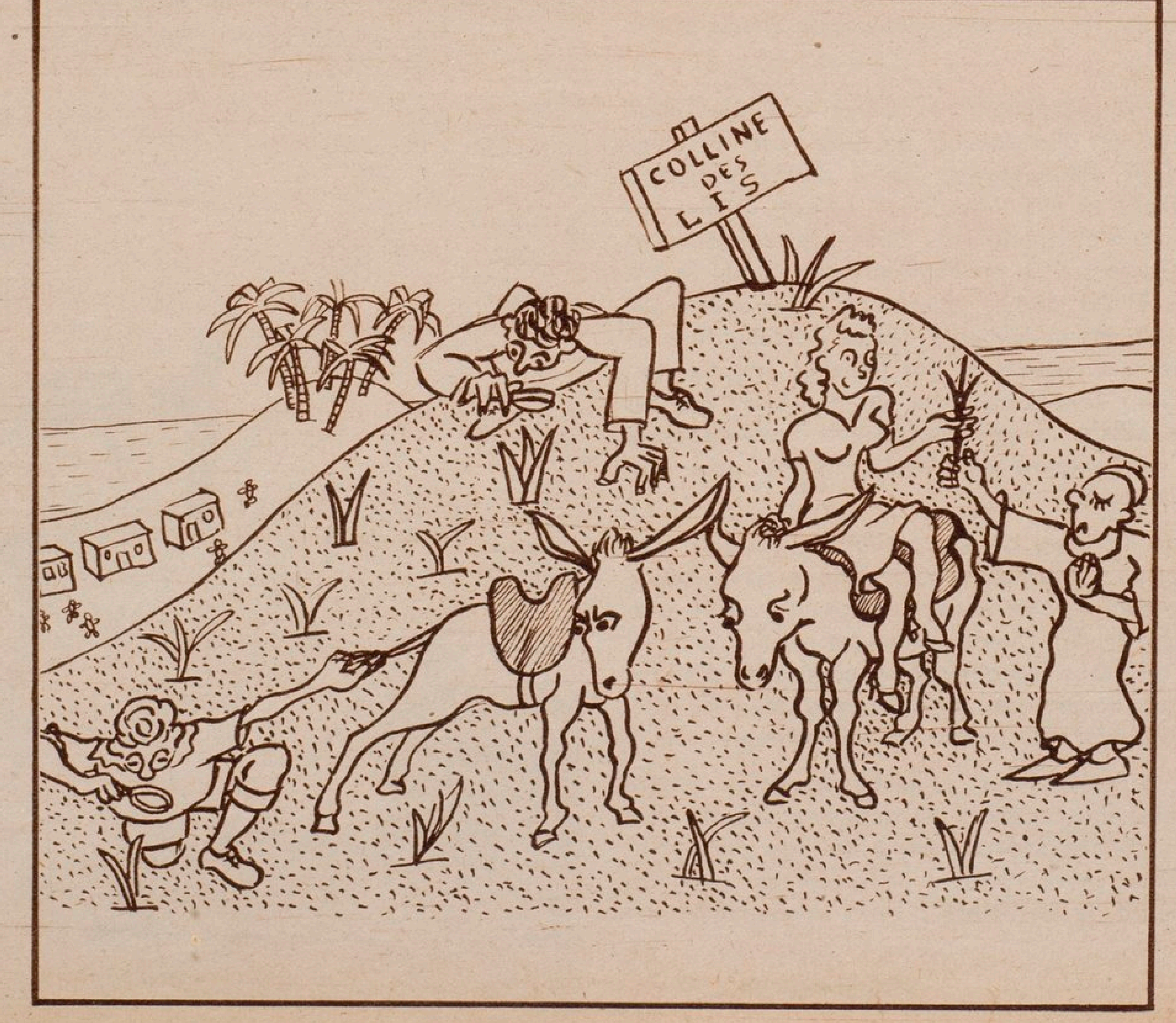
Les petits ânes cèdent sous le poids, puis avancent doucement, à petits pas, poussés par les coups de bâtons vigoureux de leurs maîtres excités qui nous décrivent avec verve les beautés qui nous attendent. Je provoque la pitié de Jacqueline, sur les blessures des petits ânes causées par les bâts, sur le petit oiseau aux ailes rognées, que tient un de nos guides. Il fait très beau, le ciel est radieux et serein. Nous avons quitté la plage et obliqué vers la terre après la tente du planton qui garde le poste militaire. Nous arrivons à la vallée des lis. « Où sont les lis ? » demandé-je curieux. « Les lis ? Mais ils sont cachés dans les touffes de vignes sauvages... » Effectivement, des pousses vertes de-ci de-là pourraient être des lis. Mes guides se sont éparpillés comme des moineaux parmi les palmiers et les vignes sauvages, et les cueillent. Au bout d'un moment, ils reviennent avec un maigre de bouquet de lis, de beaux lis blancs et odorants. Merveilleuse surprise. Le soleil dore toujours les palmiers enfoncés dans le sable ; la blancheur virginale du bouquet nous rappelle la main délicate des fées du temps jadis... Mais je suis déçu. J'attendais là une mer de blancheur neigeuse confondue avec le sable sur les collines miraculeuses.

* * *

Rentrés à la hutte, nous retrouvons les délices du camping : nettoyage des assiettes grasses, rinçage des tasses de thé, cuisine de fortune.

La nuit recommence. Nous faisons des prodiges d'imagination, pour distraire nos moments d'insomnie. Point de succès. Les hymnes enthousiastes perdent leur souffle sur nos bouches. Nous décidons de partir à l'aube, d'écourter notre randonnée pour reprendre notre vigueur. Le matin, tôt, tôt, nous retrouvons le sourire de notre patron de casino, qui reçoit nos adieux avec regret. Quant au cheikh du village, qui vient alarmé, il est inquiet. Il craint que nous ne soyons pas satisfaits de son hospitalité. Pourtant, tout son monde a obéi à ses ordres. La cabine ne fut-elle pas nettoyée comme nous le désirions ? Le serviteur ne nous apportait-il pas de la ville tout le poisson que nous avions commandé ? Il est venu plein de doutes sur nos capacités de cuisiniers, car nous n'avions pas grillé les petits poissons frais que l'on nous avait rapportés de la pêche... Non, je vous assure que nous étions parfaitement heureux, mais la dame est malade, répondons-nous confus. Nous ne voulions pas avouer que nous aussi, les hommes, le camping nous avait donné des bronchites tenaces...

XXX



SURPRISE-PARTY

Samir et Poulette Zananiri reçoivent dans leur grand jardin de Zamalek. La soirée de septembre est fraîche, le pick-up joue un swing rythmé, les lumières brillent. Leurs amis se pressent autour des tables, des buffets. La gaîté de ces jeunes gens contraste avec l'ennui des réunions solennelles. Les maîtres de la maison, Samir et Poulette, éveillent par mille idées ingénieuses l'émulation des jeunes danseurs. Les jeunes gens doivent apporter une boisson, qui ne sera ni whisky ni bière, et la plus originale sera primée. Les jeunes filles devront exercer leurs talents de cuisinières et apporter un plat cuisiné par leurs blanches mains.

Un jury d'experts est chargé de voter sur la valeur des nouveaux breuvages. Il y a des bouteilles de toutes les couleurs, aux étiquettes bariolées. Certains ont préparé des cocktails de fruits qu'ils ont savamment dosés. Les concurrents doivent indiquer la composition. Dans l'isolement de la petite chambre, le jury se délecte. Si la boisson est bonne, il n'en reste plus beaucoup pour les invités.

Le concours du meilleur plat a lieu en plein air. Le jury, dans de grands fauteuils, les reçoit gravement.

Bientôt les concours de danse rassemblent tout le monde dans la grande salle. Conga, tango, valse, tour à tour les couples se rassemblent pour être éliminés peu à peu, sous le coup dœil perspicace de Madame Messawer.

Encore un concours ? Oui, mais il n'impose plus d'obéissance aux candidats, qui se plaient mal à la discipline voulue. C'est celui de la plus jolie robe, que gagne Madame Jabès (où se cache-t-elle ?), suivie de près par Andrée Saab et Simone Hakim.

Distribution de prix dans un coin du hall. Les concurrents, ravis, emportent le petit souvenir, que Samir dispense d'un air majestueux.



Madame Alexis Messawer attire tout le monde par son rire communicatif. Les jeunes filles se sont groupées autour d'elle, leur plat à la main, et Marie-Louise Asfar, Simone Hakim et Lili Bahari interviennent dans la conversation générale. A la table proche, Henri Cohen, notre ancien recordman du 100 mètres, sourit de la vivacité de ses interlocutrices, Sylvie Suarès et Josette Shohet.



Poulette Zananiri et le très attentif Oryon Yatrou ouvrent un pas de tango, seuls sur la piste. Leurs concurrents sont éliminés, et ils justifient leur prix par une exhibition très admirée.



Sylvie Suarès tend son plat au jury, composé de Poulette Zananiri, Yvette Samman et Marie-Louise Asfar. Pour être exclusivement féminin, le jury n'en est pas moins sévère, et les spectateurs s'amusent des appréciations critiques qui classent chaque plat.



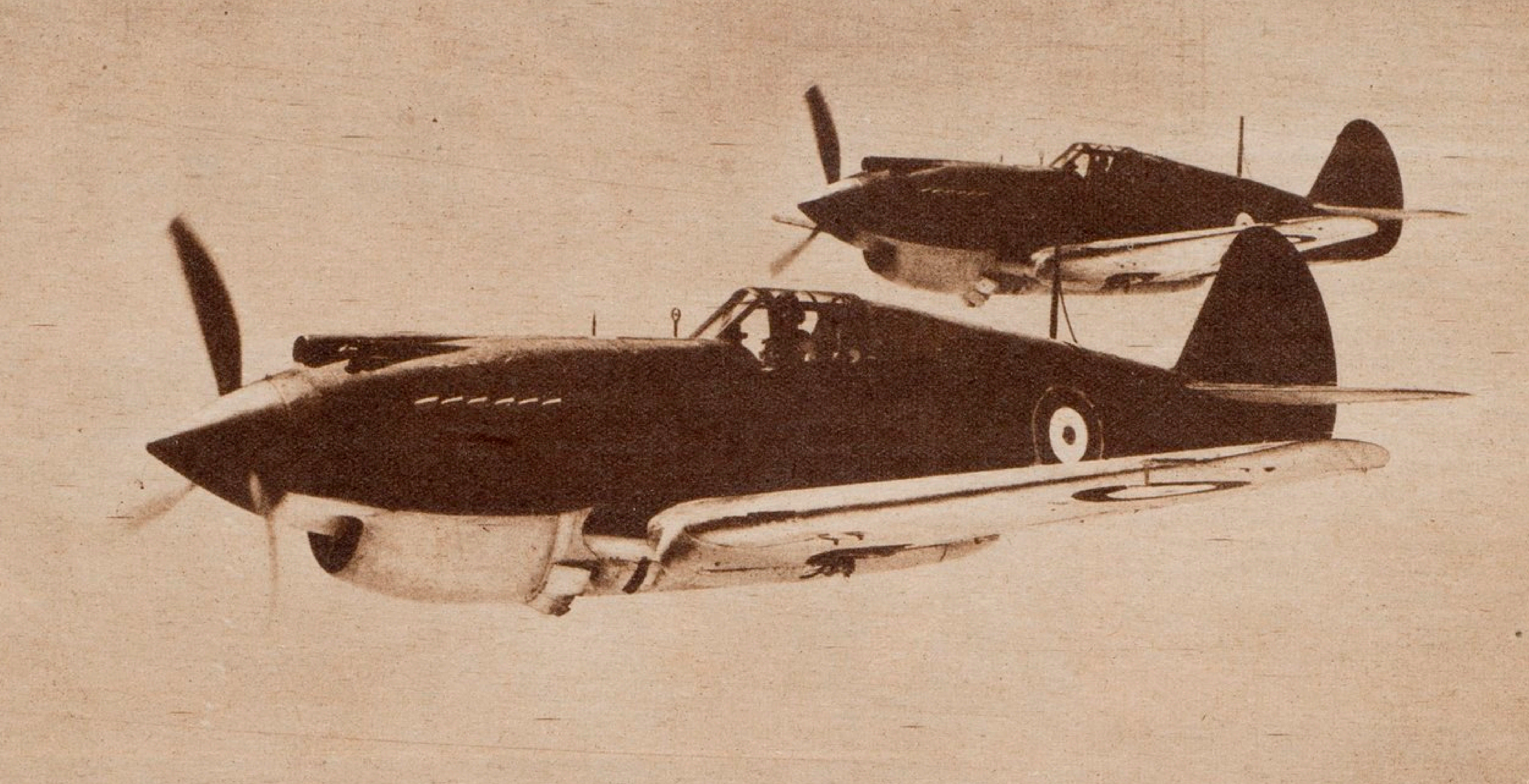
Le jury des boissons s'est isolé. Le nombre imposant de bouteilles donne une idée de la difficulté de la tâche de ces messieurs, qui durent, dit la calomnie, être transportés sur des brancards, l'examen terminé !... Habib Chiha expose à Khadry Mahmoud, notre grand nageur, et Samir Souki, les qualités du curaçao qu'il a goûté, tandis que Samir Zananiri et Ahmed El Lozy complètent leur examen en vidant leur verre...



On danse au balcon. Andrée Saab écoute un grand discours, tandis que Khadry et le jeune C. Sednaoui rient aux éclats. El Lozy danse à trois, ne voulant pas quitter sa partenaire déjà engagée. Ils font des mouvements désordonnés, au bruit entraînant du pick-up. Les swings et les tangos alternés font oublier la fatigue de la soirée, qui continue, toujours aussi animée.

LES FORCES FRANÇAISES LIBRES

dépositaires de l'espoir du peuple de France



Un groupe de « Hurricanes », utilisés par les forces françaises libres, en patrouille sur le front du désert de l'Ouest où l'aviation française libre est des plus actives.

Voici, rapportées par des témoins oculaires dont les lettres nous sont récemment parvenues après un long périple, les manifestations du 11 mai à Paris :

11 mai 1941, fête de Jeanne d'Arc : Paris gronde. Ce grondement dont les échos ont assourdi la France entière, l'étranger l'a entendu, l'ennemi en a compris la menace. Et ce jour-là, plus que tous les autres, Paris fut la capitale de la France.

Répondant au mot d'ordre du chef de la France libre, les Français se sont regardés bien droit dans les yeux. Ils ont exprimé dans le silence leur farouche détermination, leur volonté commune, de croire, d'espérer, et l'ennemi a pris peur.

Alors il a mobilisé les gendarmes, les gardes de Paris, il a alerté la Sûreté. Il a fermé sans préavis des stations de métro, à l'Etoile notamment. La troupe armée a circulé dans ses camions. Emotion magnifique, l'ennemi a pris peur.

Les gendarmes coude à coude, au pied de la statue de Jeanne la Lorraine, barraient les rues et en défendaient l'approche. Les officiers eux-mêmes étaient placés sous surveillance. Malgré tout, à l'heure fixée, dès 15 heures, la foule grandissait aux points de rendez-vous, et son flot débordant submergea irrésistiblement le Palais-Royal, l'Opéra, les Boulevards, la Concorde, et remonta par la voie triomphale vers l'Arc de l'Etoile.

100.000 poitrines hurlèrent la « Marseillaise » devant la Kommandantur, et l'immense parcours fut pontué de « Vive de Gaulle » et de « Vive l'Angleterre ».

Doriot entendit de ses fenêtres la grande foule réclamer pour lui le poteau. Quelques officiers allemands, perdus dans cette marée humaine, s'enfuirent épouvantés.

A 16 heures, la foule massée dans les Tuileries était si compacte que tout mouvement devenait impossible ; alors les grilles se fermèrent sur elle, la coupant de l'immense cortège qui montait en rangs serrés vers la dalle sacrée.

En vain l'ennemi ordonna-t-il des sanctions, des arrestations ; en vain les « collaborateurs » tentèrent-ils d'insinuer que, fêtant la sainte bergère Lorraine, la France manifestait contre l'Angleterre.

Il n'en ressort pas moins que ce jour-là, la France, de tout son cœur, a pleuré d'émotion patriotique, et qu'elle a crié de toute sa foi, de tous ses poumons : « Vive de Gaulle ! Vive l'Angleterre ! Vive la France ! » Et ceci n'est qu'un fait entre beaucoup d'autres.

Un important plénipotentiaire disait au général Catroux, lors des conversations d'armistice à Saint-Jean d'Acre : « Sans doute n'êtes-vous pas nombreux, mais vous représentez une force considérable : 90% de la population en France occupée et 60% en France non occupée est avec vous. »

Ceci veut dire que si un plébiscite était admis aujourd'hui en France, la politique du maréchal Pétain serait répudiée en faveur du général de Gaulle...

Une autre preuve en est le fait que les forces envoyées comme renfort en Syrie par le gouvernement de Vichy ont été huées lors de leur passage à Belfort et que les autorités ont dû faire partir les trains avant l'heure prévue afin d'éviter de graves incidents.

Lorsque les membres de cette expédition voulurent, au cours de leur voyage, entrer en contact avec leurs camarades prisonniers des Allemands, ceux-ci refusèrent de les voir, refusèrent les conserves et les cigarettes qu'ils leur apportaient.

N'est-ce pas là une belle preuve que nous représentons réellement la France, que celle qui nous est ainsi donnée par les plus malheureux de nos frères ?

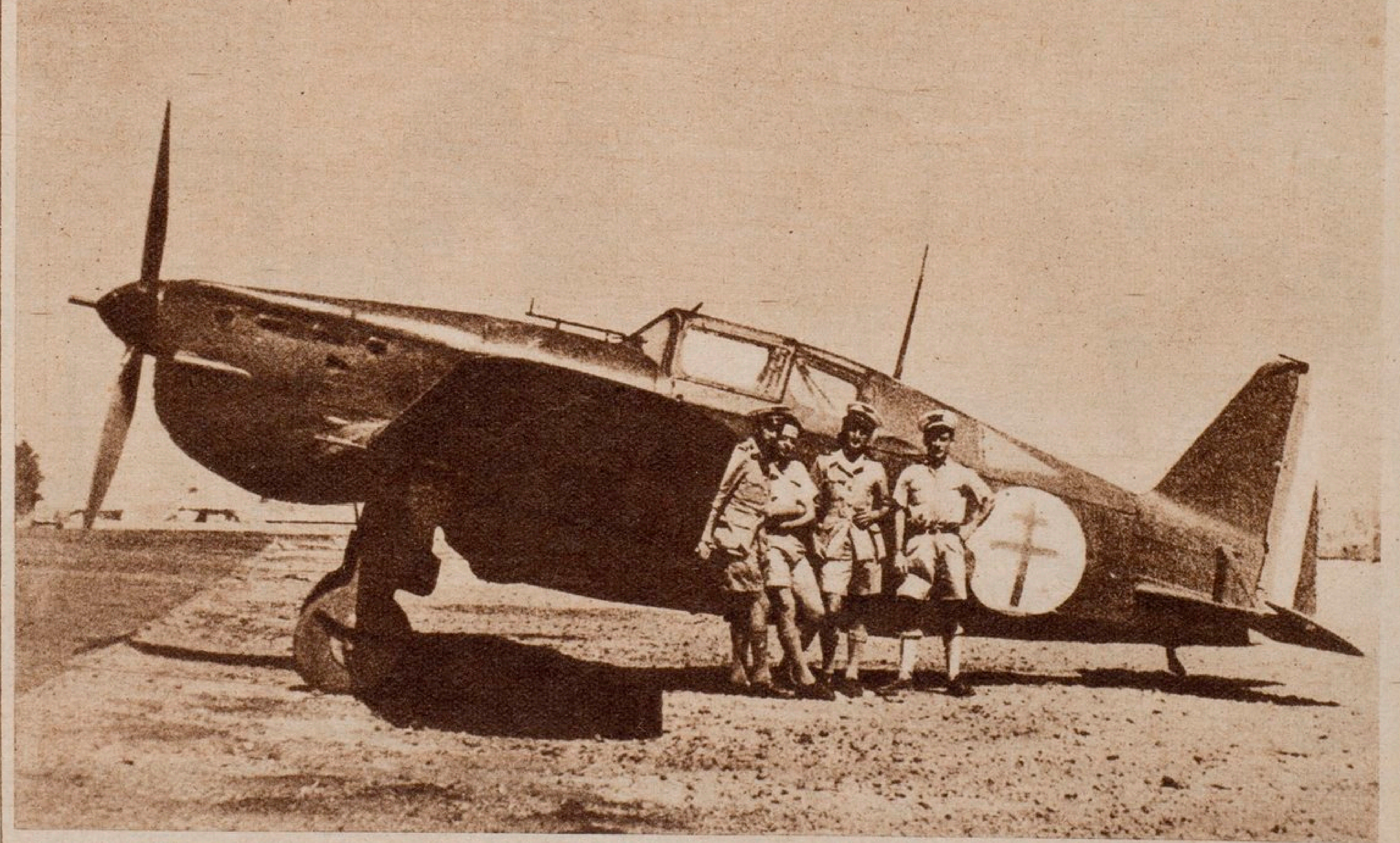
Notre cause est si grande, elle s'impose avec tant de force qu'il n'est peut-être pas une seule des clauses discutées

par



Le général Martial Valin, commandant des forces aériennes françaises libres, qui vient d'être nommé commissaire national de l'Air par le général de Gaulle.

Le général MARTIAL VALIN
Commandant les Forces aériennes françaises libres



Des pilotes français libres devant leur appareil à Croix de Lorraine prêt à prendre son vol, quelque part dans le désert de l'Ouest.

à Saint-Jean d'Acre qui n'ait été défendue par les gens de Vichy avec plus d'opiniâtreté, dans une sorte d'effort désespéré : c'est celle qui prévoyait l'isolement total des forces vichystes de tout ce qui pourrait rappeler la France libre.

Ainsi les soldats, les sous-officiers internés ne peuvent-ils ni recevoir des visites, ni lire les journaux, ni écouter la radio. Leurs chefs craignent tellement un mouvement de généreuse spontanéité qu'ils les soumettent trois fois par jour à des conférences de propagande, conférences dont le leitmotiv principal roule sur les représailles qui ne manqueraient pas de frapper leurs familles s'ils devaient se rallier à notre cause.

Des gendarmes barrent les routes et ramènent les fugitifs qui cherchent à joindre nos forces.

Ces Français ne seraient-ils pas prisonniers de leurs chefs plus que de nous-mêmes ?

Ainsi, les forces de la France libre, qui ont démontré d'une façon si magnifique leur valeur combattive en Libye, en Abyssinie, en Erythrée, les forces de la France libre dont les navires continuent à se battre sur toutes les mers, dont les avions et les équipages continuent à se battre dans le ciel d'Angleterre, de France et d'Orient, ne représentent qu'un faible pourcentage des forces alliées.

Mais, en réalité, elles représentent infiniment plus. Elles représentent la France, la France tout court, comme disent nos adversaires, parce qu'elles



Le lieutenant-colonel A. de Villatte, commandant les forces aériennes françaises libres dans le Moyen-Orient, à son bureau de travail... Il commandait précédemment un groupe de bombardiers qui a opéré à Koufra et en Abyssinie.

sont soutenues de loin par la foi, par l'admiration émue, par l'ardeur du peuple de France qui a placé en elles son idéal et ses espoirs.

C'est grâce à ces quelques régiments, à ces quelques bateaux, à ces quelques aviateurs, que la résistance française s'organise, que la France, la France tout court, a retrouvé sa fierté un instant humiliée et qu'elle refuse de se livrer.

C'est à cette poignée d'hommes, ralliés autour de la Croix de Lorraine et chaque jour plus nombreux, que le peuple de France a confié l'immense et glorieux destin de sauver la Patrie.

Gloire à notre France Eternelle
Gloire à ceux qui sont morts pour Elle
Aux martyrs, aux vaillants, aux forts
A ceux qu'enflamme leur exemple
Et qui mourront comme ils sont morts.

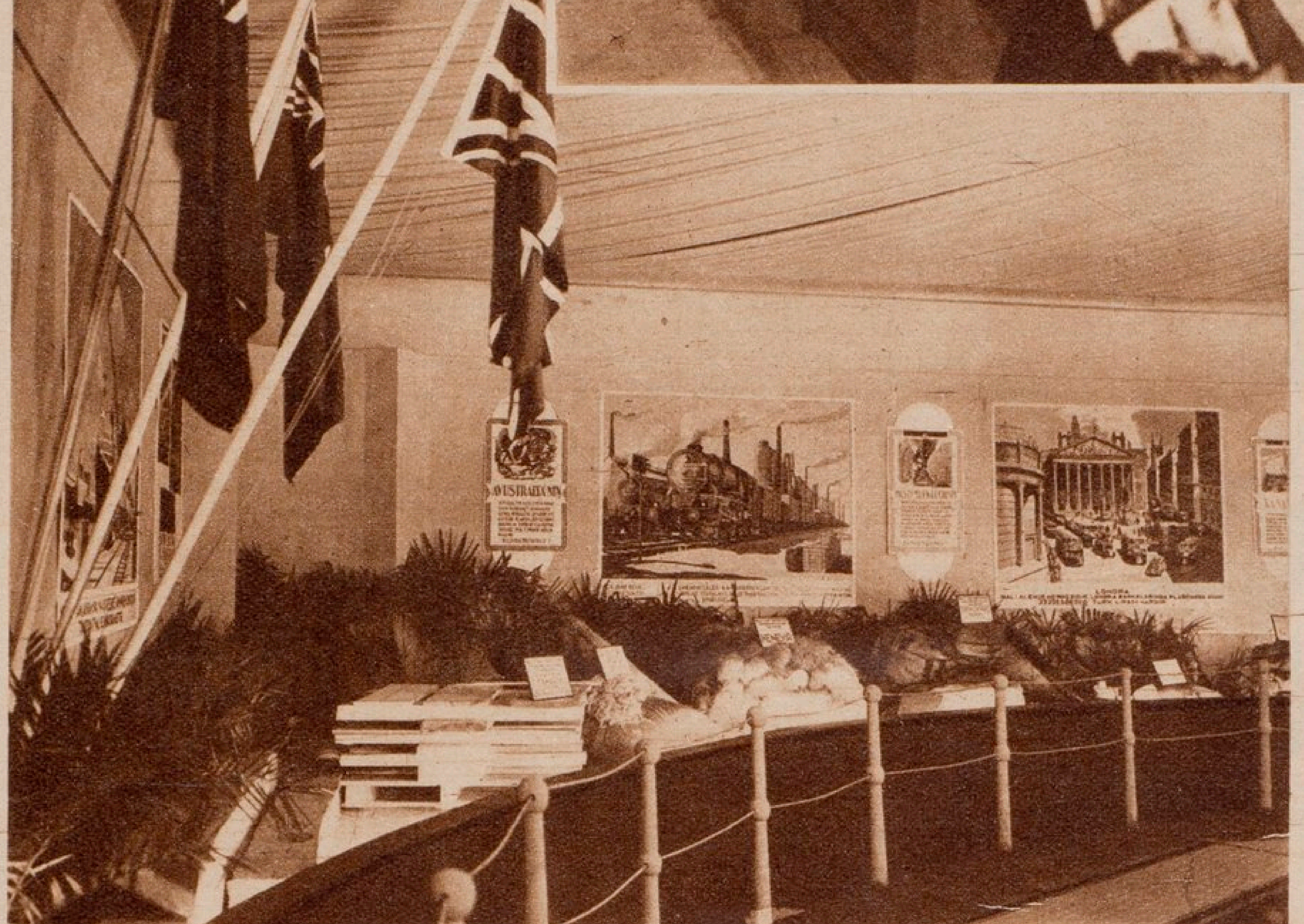
(Victor Hugo)

Général MARTIAL VALIN
Commandant les Forces aériennes françaises libres.

LA FOIRE D'IZMIR

et les relations commerciales anglo - turques

Il y a quelque temps a été inaugurée, en Turquie, la Foire Industrielle et Commerciale d'Izmir, à laquelle la guerre n'a rien enlevé de son importance de grande manifestation économique. Cet événement a mis en relief la profonde vitalité de l'économie turque. Il a, de même, fait ressortir l'étendue des relations qui existent actuellement, du point de vue commercial, entre l'Angleterre et la Turquie.



L'état de ces relations a été exposé par l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Ankara, Sir Hughe Knatchbull-Hugessen, dans un discours prononcé à l'occasion de l'inauguration de la Foire. En 1938, les achats de l'Angleterre en Turquie atteignaient la somme de 2.817.124 livres turques. Au cours de cette année, ils ont atteint 35.402.340 livres turques, soit — en trois ans — une augmentation de 1 à 17, accroissement record et dont il est difficile de trouver ailleurs le pareil. Il est à souligner que ces chiffres ne comprennent pas les achats effectués par les maisons particulières britanniques. Au point de vue importations, la Turquie a reçu, durant les huit premiers mois de 1941, des marchandises anglaises d'un poids de 44.000 tonnes et d'une valeur de 3.600.000 livres sterling. Au cours de ces dernières semaines, des marchandises pour dix millions de livres turques ont été envoyées à la Turquie.

On peut, en tout cas, grâce à ces données, se faire une idée des difficultés que la mission allemande du Dr Clodius rencontre actuellement dans ses négociations avec la Turquie.

Ci-dessus et ci-contre : deux vues du pavillon britannique à la Foire d'Izmir.

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

NOS CONTES

LE SOMNAMBULE

Le train s'arrêta devant la gare de San Rosario à 8 h. 20 du matin. Un homme muni d'une énorme serviette en cuir en descendit et s'engagea rapidement dans la rue principale de la ville. Ses yeux agressifs, son nez en trompette et son menton pointu lui donnaient l'aspect d'un homme conscient de sa force et de sa valeur. Au bout de 20 minutes de marche, il arriva à un vaste rond-point où se concentrait toute l'activité commerciale et économique de la ville.

C'est là que se trouvaient deux grandes banques : la First National et la Stockmen National.

C'est dans la First National que pénétra le nouvel arrivé. La banque n'ouvrait qu'à 9 heures et les employés préparaient déjà leurs comptoirs. M. Edlinger, le chef comptable, interrompit l'examen de certains papiers pour dire à l'étranger qui le toisait :

— La banque est encore fermée, monsieur.

— Je sais, répondit l'homme d'un ton froid et cassant. Voici ma carte.

Le chef comptable lut : J. F. NETTLEWICK, *Censeur des banques*.

— Ah... euh... voulez-vous rentrer, monsieur... euh... Nettlewick ? C'est votre première visite... Je ne savais évidemment pas qui vous étiez... Par ici, je vous prie...

Le censeur gouvernemental fut présenté au reste du personnel par M. Edlinger.

— Je m'attendais à voir Sam Turner ces jours-ci, dit M. Edlinger. C'est lui qui, depuis cinq ans, est chargé de nous inspecter.

— On m'a ordonné d'échanger mon district contre celui de M. Turner... je voudrais examiner l'argent comptant, pour commencer.

Peter Dorsey, le caissier, avait déjà rangé toute la monnaie en piles, sur une table. Les comptes étaient exacts, il le savait, mais ceci ne diminuait pas sa nervosité... Il y avait quelque chose de tellement glacial dans les yeux du censeur, que sa seule présence équivalait à une accusation...

Monsieur Nettlewick compta l'argent, pesa l'or, vérifia les factures.

Qu'il était différent de Sam Turner, ce monsieur Nettlewick ! Sam rentrait à la banque en chahutant, en distribuant des cigares et en racontant les dernières nouvelles de la capitale. Il plaisantait avec celui-ci, taquinait celui-là, et se faisait aimer par tout le monde.

A 9 heures précises, Major Thomas Kingman, le président de la banque, arriva.

Quelques moments auparavant, un petit incident eut lieu... Lorsque M. Nettlewick avait commencé son inspection, M. Edlinger avait regardé significativement Roy W. et avait hoché la tête dans la direction de la porte. Roy, le jeune domestique, saisit alors son chapeau et se dirigea paresseusement vers la rue. Une fois dehors, il fit deux sauts et se trouva devant la Stockmen :

— Hé ! vous... dépêchez-vous donc ! s'écria-t-il familièrement en pénétrant dans la banque. Y a un nouveau censeur à la First et il n'est pas facile... Ça, je vous le garantis... Il compte tout jusqu'au dernier cent. M. Edlinger m'a dit de vous en avertir.

M. Buckley, le président de la Stockmen, entendit Roy et l'appela dans son bureau :

— Major Tom est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur...

— Je voudrais que vous lui preniez cette lettre... Remettez-la-lui de main en main et tout de suite.

Major Tom lut le message, le plia et l'enfonça dans sa poche. Il réfléchit un moment, puis se leva, ouvrit une armoire, et en sortit certains papiers qu'il enfonça également dans sa poche.

Nettlewick avait entre temps fini l'examen de la caisse. Il regarda Dorsey d'un air qui voulait dire : « Vous l'avez échappé cette fois, mais... ». Puis, tout haut : « C'est bon... tout est en règle ». Et il commença l'inspection des autres départements.

Une heure plus tard, un homme d'une soixantaine d'années lui fut présenté par Edlinger : « M. Nettlewick... Major Thomas Kingman... »

Le premier était le produit d'un monde rigide, droit et conventionnel. L'autre, au contraire, se rapprochait de la nature et représentait quelque chose de beaucoup plus large et plus indépendant. C'était un self-made-man. De jeune fermier il avait progressé sur l'échelle sociale jusqu'à devenir maire, puis président d'une banque. Et malgré sa générosité parfois exagérée, la banque s'enrichissait de jour en jour.

— Et maintenant, dit le censeur en consultant sa montre, il ne me reste plus qu'à examiner les comptes des « avances sur titres... »

Les deux s'assirent devant le bureau du président. Après une demi-heure de travail, M. Nettlewick releva la tête et dit d'un ton froid :

— Votre banque est assez florissante proportionnellement au petit nombre d'habitants de cette ville... Tous vos cahiers sont en règle... Tous, à part ceux qui sont supposés contenir les titres... pour la bonne raison que les titres en ont été enlevés. Peut-être les avez-vous enfermés dans le coffre-fort ? Si tel est le cas, je vous prie de me les montrer...

Major Tom regarda le censeur droit dans les yeux :

— Non, monsieur, dit-il, ces actions ne sont pas dans le coffre-fort. Je les ai prises moi-même ; vous pouvez me considérer comme personnellement responsable de leur disparition.

— Ah ! dit Nettlewick d'un ton où se lisait un certain plaisir. Voulez-vous vous expliquer plus clairement ?

— C'est moi qui ai pris les titres, répéta le major. Et je l'ai fait pour sauver un vieil ami de la ruine... Venez avec moi, monsieur, je vais tout vous raconter...

Il conduisit M. Nettlewick dans le salon privé de la banque et referma derrière lui la porte. Les deux hommes s'assirent dans des fauteuils en cuir.

— Votre aveu aura de graves conséquences, Monsieur Kingman. Je serai obligé de vous accuser à la police. Peut-être vous emprisonnera-t-on et...

— Je sais... Je sais... Faites votre devoir. Je ne vous demande pas de faveurs. Mais je vous ai parlé d'un ami, de mon ami Bob, et je voudrais vous raconter son histoire.

Nettlewick croisa ses jambes et regarda son interlocuteur.

— Quand vous avez un ami, et que pendant quarante ans cet ami vous reste aussi fidèle et dévoué que le premier jour... eh bien, vous ne manquez pas de lui rendre un petit service, quand vous le pouvez.

« Nous habitions la même ferme, Bob et moi. Nous travaillions ensemble, voyagions ensemble. Puis, quand éclata la guerre, nous fûmes enrôlés dans le même régiment. La faim et la souffrance nous torturaient... Le froid nous glaçait les membres... Mais notre seule présence côte à côte nous réchauffait le cœur... Nous nous rendions des services mutuellement... Et chacun de nous se serait tué pour sauver l'autre...

« Il y a vingt ans de cela, je fus élu maire de cette contrée ; je choisis Bob pour secrétaire. J'étais marié et avais un garçon et une fille — de quatre et de six ans. Mon bonheur était sans limites : une femme charmante, des enfants adorables... et une gentille petite maison... C'était plus qu'il ne me fallait... »

Le major jeta un coup d'œil par la fenêtre, puis reprit son récit :

« Un jour, j'eus tant à faire que je négligeai de prendre à la banque l'argent des impôts (à peu près 600 livres). Je le jetai simplement dans une petite valise et l'enfermai dans le coffre de la mairie. Tombant de fatigue, j'allai dormir en pensant à la somme placée sous ma charge. Le lendemain matin, en arrivant au bureau, je trouvai le coffre-fort fermé comme d'habitude. Bob assis dans un coin parcourait le courrier. J'ouvris le coffre : pas d'argent. J'en avertis Bob et courus alerter la police... Mais, ce qui me frappa durant ces moments de désarroi général, c'était le calme avec lequel mon ami apprit une nouvelle si compromettante pour nous deux.

« Toutes les recherches furent infructueuses. Un voleur de métier n'aurait pas pu ouvrir le coffre, car personne, à part Bob et moi, n'en connaissait la clef secrète. Qui donc... Qui donc a-t-il emporté l'argent ?

« Le lendemain matin, au cours du procès que l'on nous avait intenté, Bob avoua sa culpabilité. Il raconta que s'étant ruiné au poker, il a eu recours au vol pour payer ses dettes. Un quart d'heure plus tard, je reçus l'ordre d'arrêter celui que pendant quarante ans j'avais aimé plus qu'un frère. J'en avertis Bob et lui conseillai de se réfugier en Floride jusqu'à la reprise du procès.

« — Tu es sous ma responsabilité... Va... et ne reviens que lorsqu'on te rappellera...

« — Merci, Tom, dit-il négligemment. J'espérais bien que tu ne m'enfermerais pas. La cour se réunira lundi prochain. Je serais heureux, si tu me permettais d'ici là, de rôder entre le bureau et la maison. Et puis une dernière faveur : puis-je voir de temps en temps Jack et Zilla ?

« — Et pourquoi pas, Bob ? Viens chez nous quand tu voudras....

« C'est que, voyez-vous, M. Nettlewick, on ne peut pas tout d'un coup considérer un ami comme un voleur...»

L'inspecteur ne répondit rien. A ce moment le sifflet d'une locomotive se fit entendre. Le major regarda sa montre : 10 h. 35. Le train du Sud était exact. Il continua :

— Bob flâna toute la semaine entre la maison et le bureau, fumant sans arrêt. Un jour, il vint à moi :

« — Tom, dit-il, c'est plus dur que de combattre, c'est plus dur que de se perdre dans un désert, à quarante kilomètres de l'eau. Mais je tiendrai jusqu'au bout... Oui, je tiendrai... Pourtant, si seulement tu me faisais le moindre signe... si tu me disais : « Bob, je comprends », les choses, deviendraient tellement plus faciles...

« Je fus surpris.

« — Je ne saisis pas ce que tu veux dire, Bob. Tu sais bien que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour t'aider. Mais je me demande...

« — Très bien, Tom, lança-t-il. Et il se remit à fumer.

« Ce fut la veille du jour où la cour devait se réunir que je compris ce qu'il voulait dire. Je m'étais couché tôt, le cœur oppressé et les nerfs à fleur de peau. Quelques heures plus tard, je me réveillai dans un des corridors du tribunal. Bob me tenait d'un côté, un médecin de l'autre et Alice, ma femme, me secouait en pleurant. Pénétrant dans ma chambre, ils trouvèrent le lit vide. Alors ils se lancèrent à ma recherche.

« — Somnambulisme, dit le médecin.

« Nous rentrâmes à la maison, et le docteur nous raconta quelques bonnes aventures arrivées à des somnambules. Comme j'avais froid, je me levai et ouvris une vieille armoire d'où je retirai une grosse couverture placée là en réserve. Une petite valise glissa à terre à la suite de la couverture, la valise pour laquelle Bob était inculpé de vol.

« — Sacré nom d'une pipe ! m'écriai-je ahuri. Qui l'a mise ici ?

« Bob comprit tout de suite et se mit à rire :

« — Toi, vieux fou! s'écria-t-il. C'est toi qui l'a enfermée là. Je t'ai vu ouvrir le coffre et la prendre, alors je t'ai suivi... Et je dois t'avouer que ma surprise fut grande quand je t'ai vu la cacher dans l'armoire.

« — Mais alors... pourquoi as-tu prétendu l'avoir volée ?

« — Parce que, répondit Bob simplement, je ne savais pas que tu dormais en le faisant.

« Il regarda ensuite dans la direction de la chambre de Jack et Zilla... Je compris alors ce que signifiait l'amitié pour Bob. »

Major Tom s'arrêta de parler et fixa un moment la Stockmen National. On venait de peindre en bleu l'une de ses fenêtres. Nettlewick avait écouté patiemment mais sans grand intérêt le récit de Major Kingman. Il n'en voyait pas le rapport avec l'objet de sa visite.

— Et alors, comment expliquez-vous la disparition des titres ? demanda-t-il.

— La disparition des titres ! ? s'exclama le major avec surprise. Que voulez-vous dire ?

Il retira de sa poche une grosse enveloppe :

— Voici les titres en question, je les avais enlevés du registre pendant que vous l'examiniez. Voyez vous-même s'ils sont en règle.

Le censeur s'empara des papiers avec perplexité... On s'était payé de sa tête... On l'avait roulé, mais il ne savait pas comment... Il ne pouvait s'en plaindre à personne... on se moquerait de lui.

Il examina mécaniquement les actions, puis ramassa sa serviette et s'apprêta à partir :

— Votre déposition... lança-t-il d'un ton indigné. Votre fausse déposition ne peut être classée ni dans le rayon de l'humour ni dans celui des affaires.

(Lire la suite en page 19)

Délassons-nous

PROVERBES A RECONSTITUER

Quatre proverbes connus ont été découpés, mélangés, et les morceaux formés de syllabes ont été placés au hasard dans les trente-deux cases ci-dessous.

Il s'agit d'extraire ces morceaux et de les recoller à leur place exacte pour reformer les quatre proverbes découpés.

loin	ter	a	a	la	les	mes	beau
pou	bon	doit	ex	chan	se	vaut	vient
qui	le	bon	le	tir	chat	ne	trè
pas	ton	men	de	coq	rat	chent	de

HISTOIRE DE LA BELLE HELENE

Pouvez-vous « lire » ces lettres ?

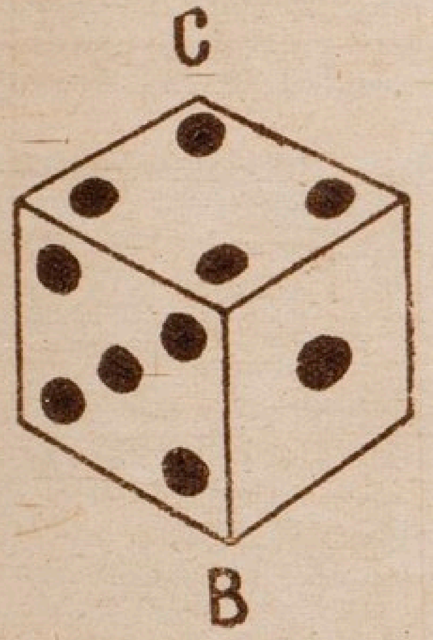
L, N, N, E, O, P, Y ; L, I, A, T, T ; L, I, A, E, T, L, V ; L, I, A, V, Q ; L, I, A, M, E ; L, I, A, E, T, M, E, E, A, I ; L, I, A, E, T, H, T ; L, I, A, V, G, T ; L, I, A, R, I, T, E, L, I, E, D, C, D.

LE DE MAGIQUE

Pour cette expérience, il vous faut fabriquer un petit cube en carton mesurant environ six centimètres sur chaque face : plus petit il ne serait pas assez visible, et plus grand, pas assez maniable.

Recouvrez-le de papier blanc en son entier. Sur trois des côtés, tracez les points noirs du dé, ainsi qu'il est indiqué sur la figure. Il est indispensable d'indiquer les points qui fassent 7 au total avec les points invisibles de la face opposée, pour présenter un dé obéissant à la règle du jeu. Peignez les trois autres côtés en noir avec points blancs.

C



B

Pour vous servir de ce dé magique, présentez-le aux spectateurs ainsi qu'il est représenté sur la figure. Vous le tenez de la main gauche, l'index sous la tranche du UN, le pouce sous la tranche du QUATRE. Dans cette situation, pour tous les spectateurs, le dé est *blanc* avec *points noirs*, mais prenez-le de la main droite, le pouce en C, l'index en B et sur ces deux points faites-le pivoter, il deviendra noir avec points blancs.

La seule difficulté, c'est le pivotement, mais on arrive à le vaincre avec un peu d'exercice et il est presque invisible si on le cache avec la main gauche devenue libre, qui sans affectation forme écran.

POUR RIRE...

X... est un habitué des bars dits américains. L'autre soir, le whisky coulait sec, si l'on peut ainsi s'exprimer.

X... tendit un verre à bordeaux pour l'emplir du spiritueux liquide.

On s'étonna du volume exagéré du récipient.

— C'est par prudence, expliquait-il. J'ai toujours entendu dire qu'il ne fallait pas abuser des petits verres !

* * *

F... n'aime pas les Gascons. Or, il est de Barsac, et, par conséquent, quelque peu Gascon lui-même.

Comme il déblatérait contre les Méridionaux, ces hâbleurs, exagérateurs de toute chose :

— Mais, tu es Gascon toi-même, lui dit-on.

— Je suis Gascon ! Pourquoi cela ?

— Parce que tu es né dans le Bordelais.

Lui, avec colère :

— Alors, si j'étais né dans une étable, je serais donc un veau ?

DISTRACTIONS EN FAMILLE

JEU DES PASSAGES DIFFICILES

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10

Voici un excellent petit jeu que vous pouvez construire en quelques minutes. Tracez, sur une bande de carton de 0 m. 30 de long, dix petits carrés se suivant et mesurant chacun 25 millimètres de côté. Numérotez les carrés de 1 à 10, puis procurez-vous quatre jetons blancs et quatre jaunes. Votre matériel est complet et vous pouvez jouer.

1ère *partie*. — Placez vos jetons comme suit : un blanc sur la case no 1, un jaune sur la case no 2, et *ainsi de suite en alternant* un blanc, un jaune. Il restera deux cases vides : nos 9 et 10.

Il s'agit, en changeant deux jetons par coup, de *réunir les jetons de même couleur* et cela en quatre coups.

2e *partie*. — Placez vos jetons blancs sur les nos 3, 4, 5, 6 et les jaunes sur les nos 7, 8, 9, 10. Dans cette situation, *les jetons se suivent* et il reste deux cases vides, nos 1 et 2. Il s'agit, en changeant deux jetons à la fois, d'*alterner* les jetons de couleur et ceci en quatre coups.

Comme le matériel est insignifiant et facile à se procurer, on peut préparer plusieurs jeux pour occuper plusieurs chercheurs à la fois.

SOLUTIONS

PROVERBES A RECONSTITUER

Les quatre proverbes contenus par morceaux dans les 32 cases sont :

A bon chat, bon rat.

A beau mentir qui vient de loin.

Les extrêmes se touchent.

La poule ne doit pas chanter devant le coq.

HISTOIRE DE LA BELLE HELENE

Hélène est née au pays grec, elle y a tété, elle y a été élevée, elle y a vécu ; elle y a aimé ; elle y a été aimée et haïe, elle y a été achetée, elle y a végété, elle y a hérité et elle y est décédée.



LA TECHNIQUE DU DEMAQUILLAGE

Le démaquillage est une opération qui, normalement, devrait avoir deux buts : le premier, débarrasser les tissus des impuretés qui s'y accumulent pendant la journée et qui obstruent les pores, empêchant ainsi la peau de respirer ; le second, tonifier les tissus fatigués.

C'est une erreur de croire qu'une simple ablution suffit à préserver l'épiderme de l'influence nocive des fards. Il faut absolument désintoxiquer l'épiderme.

C'est là que la Crème Nivéa Liquide (Nivea Skin Oil) entre en jeu. La Crème Nivéa Liquide est le produit de démaquillage par excellence, car elle répond aux besoins naturels de l'épiderme.

Après le démaquillage, il est utile de procéder au «bain gras». Le «bain gras» est une onction profonde qui a pour but de restituer aux tissus les graisses dont ils ont besoin pour demeurer sains et souples.

Seule la Crème Nivéa Liquide, grâce à l'Eucérite qu'elle contient, a le pouvoir de réaliser intégralement cette imprégnation cutanée en faisant pénétrer les éléments tonifiants qui la composent jusqu'aux couches profondes de l'épiderme.

Sauvegardez la beauté et la jeunesse de votre visage avec la Crème Nivéa Liquide.

LES FEMMES QUE LES HOMMES AIMENT ÉPOUSER

Que certaines femmes disgraciées par la nature ne trouvent pas de mari, passe encore... C'est, je ne dis pas normal, mais explicable. Mais que d'autres, jeunes, fraîches et cultivées, voient s'enfuir leurs meilleurs années sans trouver le compagnon dont elles rêvent, voilà qui est anormal, quoique explicable aussi.

Vous est-il arrivé de vous demander ce que les hommes apprécient chez les femmes qu'ils désirent épouser ? C'est très simple : ils attendent de leurs épouses toutes les vertus qu'ils n'ont pas... et qu'ils ne désirent pas avoir.

Certaines gens ont l'air de « n'avoir besoin de rien ni de personne ». C'est peut-être un faux air, mais personne n'a envie de leur venir en aide. De même, lorsqu'une femme, quelle que soit sa situation matérielle, affecte de se trouver parfaitement à l'aise dans son isolement sentimental, lorsque ses distractions sortent de l'ordinaire, lorsqu'en somme elle mène une vie presque semblable à celle d'un célibataire endurci, les hommes la traitent en « bon copain », en femme forte envers laquelle il est inutile de se mettre en frais...

Si les hommes n'aiment pas épouser les femmes qui leur sont supérieures ou égales, cela ne veut pas dire qu'ils ne fassent des déclarations qu'à leurs inférieures. Non... ils cherchent seulement une femme qui semble avoir besoin de leur protection, de leur aide et de leur force... Ils recherchent également dans la femme la douceur, la compréhension, la confiance et l'admiration.

C'est à vous donc, femmes, à qui la délicatesse, la sensibilité, la douceur ont été données, de comprendre la valeur de ces qualités et de savoir en user si vous voulez vous faire aimer. Sachez en toute circonstance demeurer encore et malgré tout une femme.

Si vous occupez une brillante situation, n'en faites pas un titre de supériorité. Parlez-en le moins possible.

N'insistez pas trop sur vos goûts d'indépendance, de modernise, précisément parce que l'indépendance est un trait spécifiquement masculin. N'affectez pas une passion immodérée pour les sports violents.

Oubliez-vous quelque peu. Cessez — tout au moins au début — de croire que vous êtes le centre du monde, et prêtez un peu d'attention à la personnalité de votre interlocuteur. Faites-lui sentir que vous le trouvez intéressant, soulignez loyalement ses qualités. Donnez-lui le sentiment de son importance et du charme de votre faiblesse.

Il sera toujours temps, lorsque vous aurez épousé l'homme de vos rêves, de formuler — toujours adroitement — critiques et revendications et entreprendre, comme toutes les femmes, la réforme du caractère de votre époux.

Et, pour cela, vous n'aurez point besoin de conseils, n'est-ce pas, Mesdames ?

NOS BONNES RECETTES

J'avais donné, il y a quelque temps, des recettes de gâteaux sucrés ou salés qui ont plu aux lectrices de cette rubrique. Plusieurs parmi elles m'ont écrit pour m'en demander de nouvelles. Voici pour elles toutes ces sept recettes de gâteaux faciles à faire, ne coûtant pas cher, et d'un goût vraiment délicieux. Elles ont, en outre, l'avantage d'être inédites.

BISCUIT ROULE

Travaillez ensemble 100 grammes de sucre en poudre, 4 jaunes d'œufs. Lorsque ce mélange est devenu blanc, ajoutez 100 grammes de farine et les 4 blancs battus en neige. Etendez le tout sur une plaque légèrement beurrée. Cuisez à feu doux sans laisser sécher. Lorsque le biscuit est cuit, mettez dessus une couche de confiture à votre choix et roulez. Servez en coupant en tranches de grosseur moyenne (à peu près un demi-doigt).

CROQUETTES

Prenez une demi-tasse de farine fine. Ajoutez-y une cuillerée à café de levure du sel et un peu de poivre. Par ailleurs, dans une tasse de purée de patates, mettez deux œufs bien battus. Mélangez ensemble le contenu des deux tasses et jetez, cuillerée par cuillerée, la pâte obtenue sur une plaque très chaude. Faites dorer.

GATEAU AU CITRON

Trois œufs, 200 grammes de sucre en poudre, 150 grammes de farine, un demi-paquet de baking-powder, deux zestes de citron et le jus de deux citrons. Mélangez les jaunes d'œufs et le sucre en tournant dix minutes, ajoutez la farine dans laquelle vous aurez mis la levure et les zestes, mettez ensuite le jus des citrons, puis les blancs battus en neige. Beurrez un moule et faites cuire environ trente minutes à feu très doux.

GATEAU AU CHOCOLAT

Prenez 250 grammes de sucre, autant d'amandes et de chocolat râpé, plus environ 125 grammes de farine. Quand le tout est bien travaillé, ajoutez 8 blancs d'œufs battus en neige et faites cuire à four moyen. Servez en coupant en barres épaisses de deux doigts à peu près.

CROUSTADES VITE FAITES

Prenez quatre pains au lait allongés, enlevez le dessus et la mie, trempez vos déchets dans un peu de lait bouillant, mélangez bien et ajoutez un peu de sel et de poivre, très peu de persil haché et, en dernier lieu, 50 grammes de gruyère râpé et un œuf entier. Formez une pâte avec le tout et remplissez vos pains évidés, mettez une coquille de beurre dessus et faites cuire à four doux. Servez chaud.

COMMENT TRICOTER POUR VOS SOLDATS...

Des gants

Fournitures: 75 grammes de laine 4 fils, 2 aiguilles de 2 mm de diamètre et 2 aiguilles de 2 mm 1/2 de diamètre.

Points employés : Point de côtes simples : premier rang, 1 maille à l'endroit, 1 maille à l'envers. Deuxième rang : ainsi que les autres rangs, comme les mailles se présentent. Point de jersey : 1 rang à l'endroit, 1 rang à l'envers. Avec les aiguilles de 2 mm et 1/2, 10 mailles donnent une largeur de 3 cm et 10 rangs une hauteur de 2 cm.

Exécution : Monter 60 mailles et tricoter 5 cm 1/2 de côtes simples avec les aiguilles de 2 mm pour obtenir le poignet, travailler ensuite en point jersey avec les aiguilles de 2 mm 1/2. Au cours du premier rang, faire une diminution en tricotant ensemble 2 mailles. Faire 2 cm tout droit pour commencer le pouce, en continuant de tricoter toutes les mailles de chaque rang : prendre pour maille pivot du pouce la trentième maille de l'aiguille. Les groupes de 29 mailles qui sont de chaque côté représentent le dessus et l'intérieur du gant. Les augmentations qui donneront petit à petit la largeur du pouce se font en tricotant 1 maille supplémentaire dans la 29ème maille du premier groupe, avant le pouce, et dans la première maille du deuxième groupe, après le pouce. (Piquer l'aiguille droite au-dessus de la maille qui est à tricoter sur l'aiguille gauche, c'est-à-dire dans ce même point, mais au rang précédent, faire un jeté sur l'aiguille droite et former 1 maille à conserver sur cette maille aiguille, travailler ensuite normalement la maille sous laquelle il vient d'être tricoté.)

Ces augmentations se font sur l'endroit du travail, 1 fois tous les 2 rangs et 1 fois tous les 4 rangs. Après avoir obtenu 21 mailles pour la largeur du pouce, terminer le rang, revenir à l'envers et faire encore deux autres aiguillées avec toutes les mailles. Tricoter ensuite les 29 mailles du premier groupe, monter 1 maille supplémentaire au début des 21 mailles du pouce, tricoter toutes celles-ci et ajouter 1 maille à la suite. Laisser les deux groupes de 29 mailles en attente et tricoter les 23 mailles du pouce sur une hauteur de 5 cm. Terminer le pouce en diminuant de la manière suivante : premier rang : sur l'endroit, 4m, 2m ensemble, etc... Deuxième rang : tout à l'envers. Troisième rang : 2m., 2m ensemble, etc... Quatrième rang : tout à l'envers. Resserrer les mailles restantes en les enfilant sur un brin de laine.

Reprendre le travail de la main sur l'endroit, relever la maille supplémentaire faite à la base du pouce, à la suite des 29 cm du premier groupe, puis celle faite avant le deuxième groupe, tricoter à la suite les 29 mailles de ce groupe, puis continuer en travaillant ces 60 mailles sur une hauteur de 2 cm 1/2.

Il faut ensuite faire le demi (auriculaire au début du premier groupe de 29 cm, tricoter les 7 premières mailles, laisser le reste de mailles en attente), ajouter à la suite 1 maille supplémentaire pour l'entre-doigts, faire 6 cm avec les 8 mailles et resserrer en les enfilant sur un brin de laine.

Relever la maille de l'entre-doigts, tricoter les 27 mailles placées à la suite du demi-auriculaire en la comprenant, puis faire 1 maille supplémentaire et tricoter les 8 dernières mailles de l'aiguille pendant 6 cm pour obtenir l'autre moitié du petit doigt.

Relever également cette maille d'entre-doigts et tricoter sur l'envers les 48 mailles restantes.

Faire ensuite le demi-annulaire, tricoter les 8 premières mailles de l'aiguille, puis 1 maille supplémentaire d'entre-doigts relevée à la suite : tricoter ces 9 mailles pendant 7 cm et terminer ce doigt, ainsi que les autres, travailler 2 mailles puis 2 mailles ensemble sur l'endroit, retour à l'envers, enfiler les mailles restantes et les serrer. Demi-médium, relever la maille entre-doigts précédente, tricoter les 8 mailles du début du rang, ajouter 1 maille d'entre-doigts, vers l'index, et tricoter ces 10 mailles pendant 8 cm. Fermer.

L'index se fait en une seule fois. Relever la maille entre-doigts gauche du médium, puis tricoter 16 mailles et ajouter 1 maille d'entre-doigts, travailler pendant 7 cm 1/2 et fermer.

L'autre demi-médium se fait en relevant la maille entre-doigts côté gauche de l'index, puis 8 mailles des mailles restantes et 1 maille supplémentaire d'entre-doigts. Tricoter 8 cm. Le demi-annulaire est formé par la maille entre-doigts côté gauche du médium et les 8 mailles restantes, tricoter 7 cm.

Repasser le travail, coudre les doigts et les côtés de la main en surjet.

L'autre gant se fait exactement de la même manière, la souplesse du tricot permettant de les porter indifféremment à la main droite ou à la main gauche.

VOS VACANCES TERMINEES SONGEZ A VOS CHEVEUX...

Au retour des vacances, si vous ne les avez pas soignés, vos cheveux doivent avoir été sérieusement abîmés par l'eau de mer, par le soleil, la poussière ou le sable. Ils sont très probablement décolorés, raidis.

Prenez donc les grands moyens.

Si vos cheveux sont gras, ils se mettent en paquets, ils vous font mal lorsque vous vous peignez dans un sens inaccoutumé, ils graissent vos chapeaux, et votre coiffure a cet aspect poisseux qui est désastreux.

Commencez par vous faire un bon shampooing, frottez votre cuir chevelu aussi énergiquement que possible de façon à activer la circulation du sang, rincez plusieurs fois et n'oubliez pas de mettre du vinaigre dans la dernière eau du rinçage. Ceci fait, achetez chez un pharmacien une bonne lotion et faites-vous tous les soirs des frictions, soigneusement et régulièrement. Ceci pour empêcher vos cheveux d'être très gras. Ils redeviendront brillants si vous les brossez tous les jours avec une brosse dure et très propre (lavez-la tous les quatre ou cinq jours).

Si, au contraire, vos cheveux sont secs et cassants, si le peigne crisse en les démêlant, faites des bains d'huile tiède. Prenez de l'huile d'amandes douces et n'hésitez pas à bien masser votre tête tout entière.

Enveloppez ensuite votre tête dans une grosse serviette chaude. Faites votre shampooing le lendemain seulement si vos cheveux sont vraiment trop secs et vous serez étonnée de les voir redevenus brillants. Brossez-les de la même manière que s'ils étaient gras, mais vaporisez souvent de la brillantine dessus.

Si vous prenez la précaution de suivre ces traitements toutes les semaines dès votre retour de vacances, au bout d'un mois vos cheveux paraîtront rajeunis et souples comme auparavant.

Voici quelques conseils supplémentaires :

1) Lorsque vous faites votre ménage, ayez toujours soin de mettre un foulard de coton ou de soie sur votre tête.

2) N'oubliez jamais de frotter votre brosse à cheveux avec un chiffon propre lorsque vous venez de vous brosser, vous éviterez ainsi de reporter sur vos cheveux les impuretés que vous avez pu enlever.

3) Veillez à nettoyer assez souvent le bord de vos chapeaux que la brillantine finit par graisser un peu.

4) Si vous ne pouvez aller chez le coiffeur que toutes les trois semaines, choisissez une coiffure très simple, qui s'accorde avec votre type et qui suive de loin les tendances de la mode, ceci est préférable à une coiffure très moderne mais pas nette.

5) De temps en temps peignez vos cheveux dans tous les sens et restez ainsi pendant une heure afin qu'ils puissent s'aérer bien à fond.

FAITES DE L'ORDRE CHEZ VOUS ET VOUS SEREZ HEUREUSE...

Je n'ai aucune affection particulière pour les ouragans, je trouve même que, dans la plupart des cas, ils sont plutôt fâcheux, sauf...

Sauf s'ils exercent leur action à l'intérieur de certaines demeures surchargées et encombrantes.

Oui, l'ouragan idéal devrait se borner à arracher des murs, des planchers et des dessus des meubles ces centaines d'objets affreux et inutiles. Avouons nos torts. Tous les bibelots ramenés d'une plage ou d'un voyage, tous les souvenirs de vacances, tous les cadeaux inutiles faits par des parents, tous les vieux journaux, toutes les collections de ceci ou de cela, tous ces mille riens qui, même classés, transforment rapidement une maison en un effroyable bric-à-brac perpétuellement vêtu de poussière, fané, désagréable et attristant, l'ouragan pourrait sans dommage les enlever...

Je connais plusieurs estimables ménagères qui oublient que nous ne vivons plus à l'époque des vastes demeures où les bonnes épouses pouvaient s'offrir le luxe de conserver dans d'immenses armoires des cartons entiers de chiffons, de lambeaux de dentelles ou même, comme la vieille dame dont parle l'histoire, une boîte de la taille d'une malle contenant des « bouts de ficelle qui ne servent à rien ».

Notez que je déplore tout autant l'usage excessif du « nettoyage par le vide » que font certaines ménagères — moins nombreuses d'ailleurs — qui procèdent périodiquement à de telles razzias qu'il est impossible de trouver chez elles une feuille de papier journal pour envelopper une paire de chaussures.

Voilà un endroit où l'ouragan pourrait, au contraire, déverser le trop-plein qu'il enlèverait ailleurs.

Ecoutez-moi : un intérieur est, avant tout, un endroit où l'on doit vivre confortablement et se plaire. Au panier tous les objets inutiles qui vous encombrent et que vous ne tenez que parce qu'ils sont des souvenirs auxquels une sensiblerie excessive vous fait attacher trop d'importance ; et lorsque vous aurez fait de la place, profitez-en pour vous munir de quelques accessoires utiles qui vous manquent encore, j'en suis sûre...

Conseils à mes Nièces

Nièce « Princesse Hawaïenne »

Appliquez du lait caillé sur votre peau, cela vous aidera à la blanchir. Ne vous plaignez pas de paraître plus jeune que votre âge. Beaucoup de femmes doivent vous envier pour cela...

Nièce « Padis F. »

J'ai depuis longtemps répondu à votre lettre. Pourquoi ne lisez-vous pas notre rubrique plus règulièrement ?

Nièce « Rêve bleu »

A l'avenir, lorsque vous m'écrivez, ne me posez pas plus de deux questions. 1) Pour ces boutons sur le visage, voyez ma réponse à la nièce « Mouny ». 2) Lisez beaucoup de livres classiques si vous désirez améliorer votre style et votre orthographe. 3) Le fait de passer d'un sujet de conversation à l'autre prouve seulement que vous avez un esprit très versatile. 4) Vous pouvez vous farder, mais très légèrement. 5) Je ne vous conseille pas de louer les livres en question, ils charrient souvent de dangereux microbes. Ecrivez-moi aussi souvent que vous le désirez. Je serai contente de vous lire.

Nièce « Ballerine »

Je ne connais malheureusement pas de professeur de danse sur pointes. Mais je garde votre adresse et, dès que je trouverai quelque chose, je vous ferai signe. Comptez sur moi...

Nièce « Mouny »

Ces boutons sur votre front et votre menton ne disparaîtront pas si vous ne suivez pas un régime d'où les conserves, les sauces et les viandes grasses sont exclues. Continuez à ne pas vous farder, cela reposera votre teint. Vous devez soigner ce défaut physique que vous me signalez, car il est la seule cause de ces boutons.

Nièce « Mary »

Avec des chaussures blanches, portez des bas assez clairs, évitez le « pain brûlé » ou le fumée qui font un effet déplorable même sur une jambe bien tournée.

Nièce « Désespérée »

Pourquoi n'avez-vous pas recours à la méthode de dépilation à la « halawa » ? Il n'y a rien d'autre à faire dans votre cas, on ne peut malheureusement pas lutter avec la nature dans ce domaine. Et puis dites-vous bien que ce n'est pas là un trop grand défaut. Continuez les applications d'eau oxygénée. Elles sont excellentes.

Nièce « Trop jeune »

Vous avez agi très légèrement en acceptant dès la première fois le rendez-vous de ce militaire. Il a dû certainement avoir mauvaise opinion de vous et vous prendre pour une de ces jeunes filles faciles comme on en trouve un peu trop, hélas ! Evitez cet homme. Tenez-vous mieux à l'avenir. Certainement, vous devez tout raconter à votre maman.

Nièce « Désespérée »

Changez de pseudonyme, car j'ai une autre désespérée dans la famille. Vous devez parler tout de suite à votre fiancé et lui raconter tout au sujet de votre maladie. Ce n'est pas pour cela qu'il vous quittera, croyez-moi.

Nièce « J. A. »

Ne me posez pas plus de deux questions s'il vous arrive de m'écrire une autre fois. 1) Pour les points noirs et les pores dilatés, employez cette méthode : achetez une brosse à visage assez dure, savonnez-la abondamment, puis passez-la sur votre visage en frottant légèrement au début, puis de plus en plus fort à mesure que la peau s'habitue à ce traitement. Mettez ensuite l'huile d'amandes. 2) Je ne vous conseille pas de trop vous farder. 3) Pour votre taille, vous devez perdre 4 kilos. 4) Pourquoi n'essayez-vous pas d'être un peu plus persévérante en culture physique ?

Nièce « Aïda »

Suivez un régime très sévère. Pas de graisses, de sauces ou de gros morceaux de viande. Contentez-vous d'une grillade une fois par jour : pour le petit déjeuner, une tasse de thé et quelques toasts ; pour le dîner, quelques fruits et une salade. Marchez beaucoup. Vous devez maigrir de plus de 30 kilos, et c'est énorme.

Nièce « Sportive »

L'huile de paraffine est excellente et vous pouvez l'employer sans crainte. Voyez également ma réponse à la nièce « Ada M. ».

Nièce « Myra »

Rincez vos cheveux, après les avoir lavés, au bois de Panama. Ce moyen est excellent.

Nièce « Ada M. »

Le spécialiste en question a quitté l'Egypte depuis quelques semaines. Je le regrette pour vous. Dès que je trouverai quelqu'un d'autre, je vous écrirai. Pour vos cheveux, brossez-les, matin et soir, dans toutes les directions avec une brosse à cheveux assez dure. Suivez ce traitement régulièrement et vous serez étonnée des résultats obtenus. Pour vos cils, employez chaque soir, après vous être démaquillée, une goutte d'huile de ricin avec laquelle vous enduirez soigneusement cils et sourcils.

TANTE ANNE-MARIE

LE SOMNAMBULE

(Suite de la page 10)

Je ne comprends vraiment pas votre attitude.

Le major lui sourit avec indulgence :

— Mon fils, dit-il, il y a des tas de choses que vous ne comprendrez pas dans cette contrée... Je veux néanmoins vous remercier d'avoir écouté jusqu'au bout mon ennuyeux bavardage. Nous autres vieillards, nous aimons beaucoup parler du passé, et comme personne autour de nous ne nous écoute plus, nous sommes obligés de nous adresser aux étrangers.

M. Nettlewick salua froidement et quitta la First National pour se diriger vers la Stockmen National.

Major Tom tira de sa poche le billet que lui avait remis Roy et le relut.

Cher Tom,

J'ai appris qu'un censeur gouvernemental vient d'arriver chez toi... ce qui veut dire que dans quelques heures il sera ici. Je voudrais donc te demander un service. Nous n'avons que 2.000 livres en caisse, lorsque la loi exige que nous en ayons au moins 20.000. J'ai placé hier soir 18.000 dans une grosse entreprise qui me rapportera dans trois jours plus de 4.000 livres. Le censeur, lui, ne comprendra sûrement pas mon point de vue. J'ai téléphoné à la Bradler Bank pour qu'elle m'envoie 20.000 livres. Celles-ci arriveront par le train de 10 h. 35. Je ne peux tout de même pas laisser le censeur constater que je n'ai que 2.000 livres en caisse : il me fera emprisonner ! Je t'en prie, retarde sa visite autant que possible... retarde-la, même si tu dois le ligoter... Ne le lâche que lorsque tu verras la fenêtre de mon bureau peinte en bleu... Cela signifiera que j'ai reçu la somme.

Je compte sur toi, Tom.

Ton vieil ami

BOB BUCKLEY

Major Tom déchira le papier en souriant :

« Va, mon ami... murmura-t-il avec satisfaction, cela te rendra peut-être une part de ce que tu as fais pour moi il y a vingt ans... lorsque j'étais le maire de San Rosario... »

(Adapté de l'anglais)

20th CENTURY-FOX présente

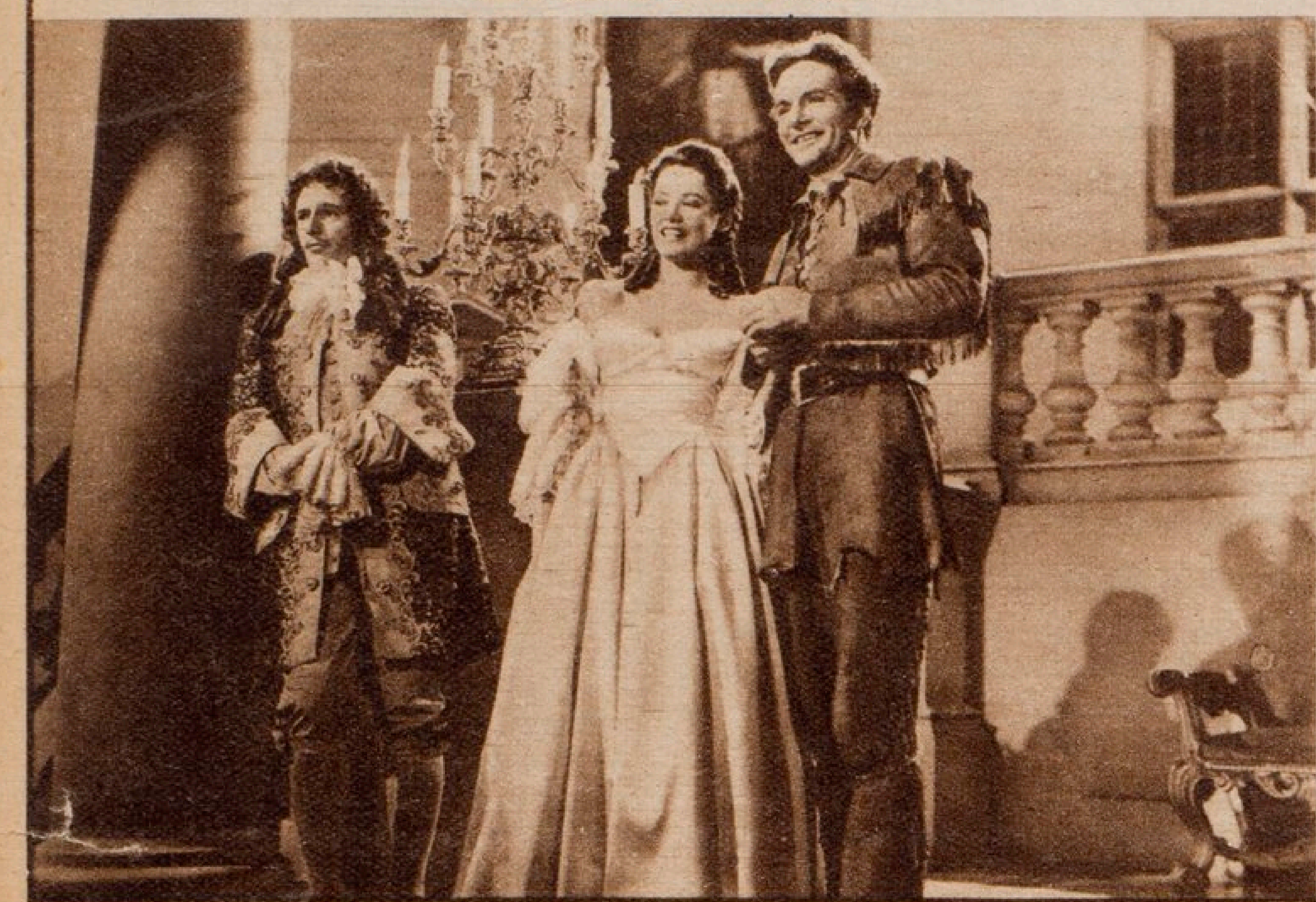
PAUL MUNI

GENE TIERNEY ✱ VIRGINIA FIELD

dans

HUDSON'S BAY

Une réalisation gigantesque... Une création magistrale...
UN CHEF-D'ŒUVRE !





DU LUNDI 29 SEPTEMBRE
AU DIMANCHE 5 OCTOBRE
AU CINEMA **ROYAL**

Rue Ibrahim Pacha, Le Caire — Tél. 45675 - 59195 — R.C. 5815

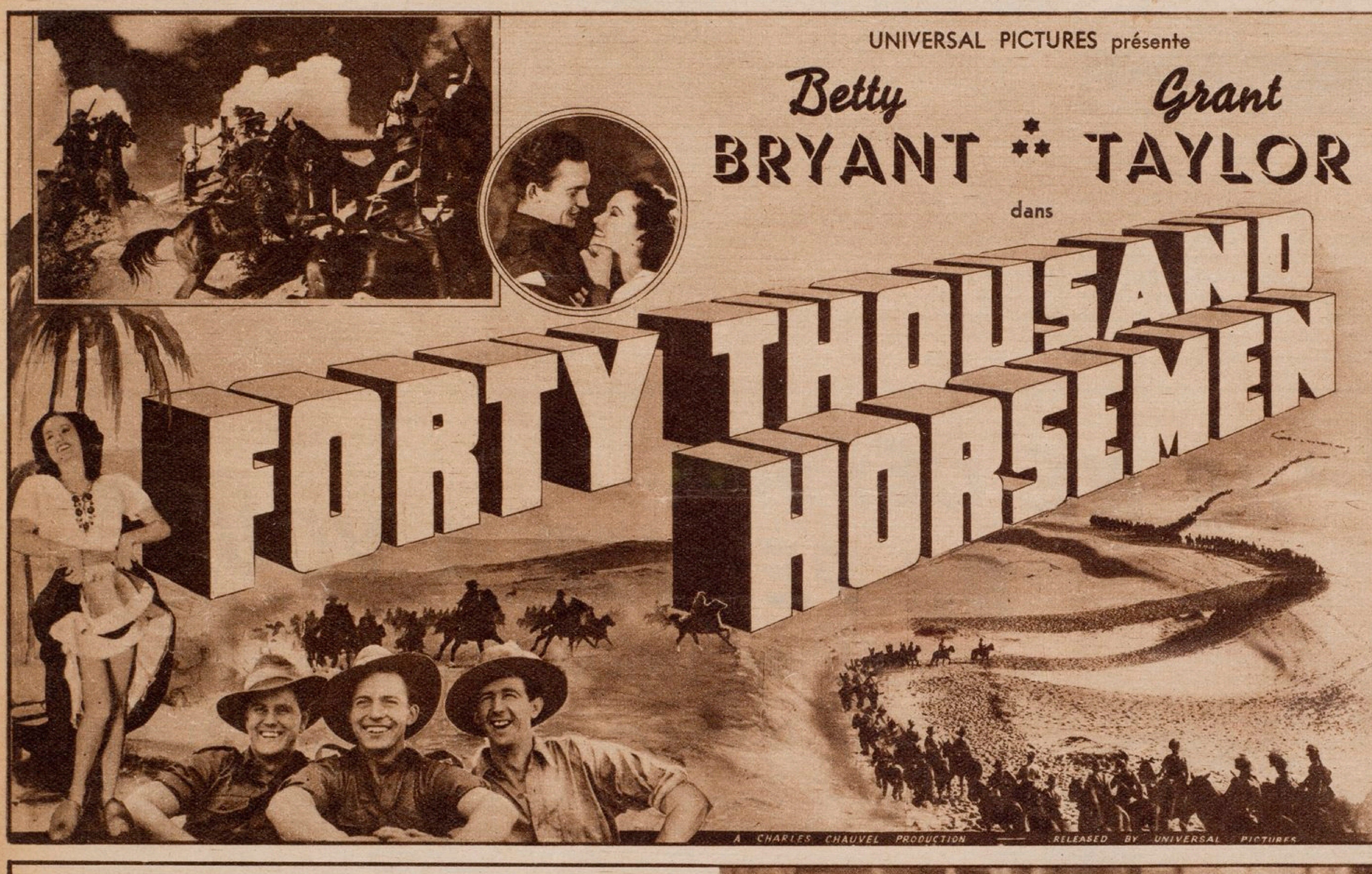
Chaque jour 3 séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

AU PROGRAMME :
INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS
arrivé par avion

UNIVERSAL PICTURES présente

Betty **BRYANT** ✱ Grant **TAYLOR**

dans



Une FRESQUE GRANDIOSE !.. Un superbe roman d'amour dans le cadre de la guerre... Les ANZACS en ACTION !

DU LUNDI 29 SEPTEMBRE
AU DIMANCHE 5 OCTOBRE
AU CINEMA

DIANA PALACE

Tél. 47067-68-69
Rue Elfi Bey, LE CAIRE — R.C. 7374

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche : matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

AU PROGRAMME :
INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS
arrivé par avion

WARNER BROS. présente

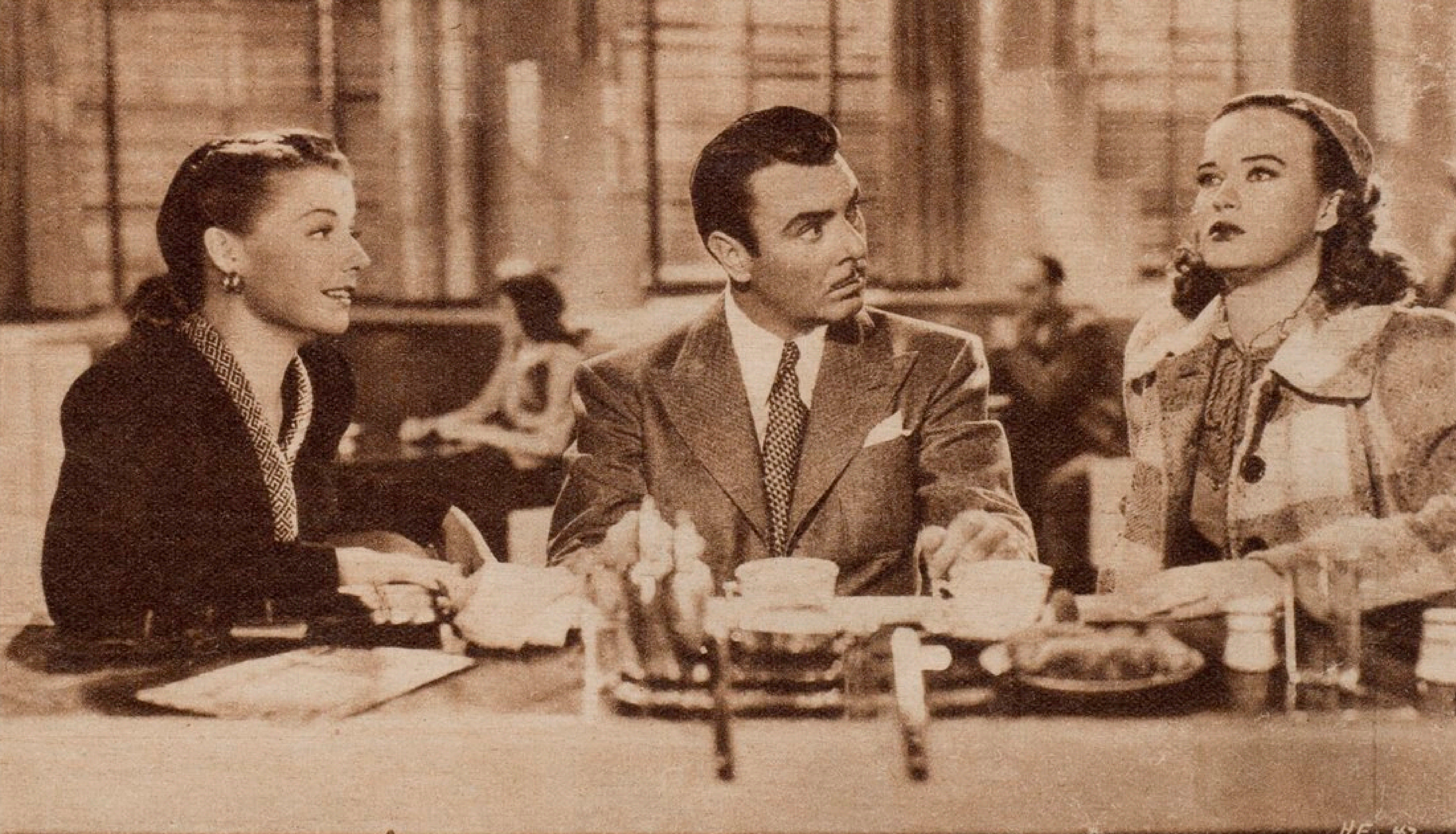
Ann **SHERIDAN** ✱ George **BRENT**

dans

HONEYMOON FOR THREE

UNE LUNE DE MIEL SURPRENANTE !... Une blonde dans une chambre...Ann Sheridan dans une autre... et George au milieu !





AU PROGRAMME :
INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS
arrivé par avion

DU MARDI 30 SEPTEMBRE AU LUNDI 6 OCTOBRE AU CINEMA

METROPOLE

Rue Fouad 1er, LE CAIRE — Tel. 57558 — R.C. 7374

Chaque jour 3 séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.